

Déporté à Dachau

Témoignage de Louis Receveur

2ème partie : **L'enfer, la libération, le retour**

L'ENFER

Le nouveau chef de chambre appela des matricules. Je faisais partie du lot. Nous fûmes rassemblés dans la strass mais chose étrange nous tournions le dos aux portes de sortie. Les Français colis sous le bras, nous prîmes la direction des chambres III et IV. Nous étions mutés. Si j'avais pu choisir j'aurais demandé sans hésitation la chambre I à cause de Willy, son chef. C'était un Allemand d'une quarantaine d'années, manchot. Le drap de sa manche gauche était replié à hauteur de biceps. Il avait belle allure, une tête aristocratique et des cheveux bouclés sous une casquette plate allemande. Son matricule à trois chiffres révélait que vous étiez en présence d'un pionnier du camp de DACHAU. A ce titre quand je le croisais, je le saluais bien qu'aucun règlement ne l'exigeât, simplement par déférence. Devant l'officier SS souriant ou en crise de nerfs il conservait un calme olympien dans une attitude sereine et tranquille. Conversant amicalement avec lui, aucune flatterie, aucune platitude ne transpirait de sa personne. Fumant cigarette sur cigarette ce gars là me plaisait. Rarement le ton de sa voix montait, je ne l'ai jamais vu empoigner un déporté et pourtant il avait dû en voir. D'après les anciens, DACHAU devenait une maison de repos. La légende disait : "pas un mètre carré du camp qui ne soit imbibé du sang des martyrs" Sept années de détention à son actif deux mois avant la libération Willy y mourut.

La chambre IV ma nouvelle résidence était incontestablement la plus minable par ses représentants du block 25. Les convalescents plus ou moins guéris, rejetés par les blocks d'infirmerie, y échouaient. Je retrouvai une vieille connaissance Monsieur Albert CUNIN. Négociant de spiritueux établi à PROVENCHERE-sur-FAVE ; il fournissait en vins le café de ma grand'mère RECEVEUR. Je le connaissais depuis bien longtemps. Vêtu d'une culotte de cheval avec des bas de laine et une veste en tweed il parcourait notre région pour recevoir les commandes ou percevoir les encaissements. Lors de sa tournée du Haut du Rabodeau, il ne déjeûnait pas à SENONES, chef lieu de canton,

mais à St-STAIL chez "maman Irma" ma grand'mère. Son cas était identique au mien. Arrêté à MOUSSEY étant de passage il portait dans une serviette une somme importante pour l'époque. Ce brave homme âgé m'étreignit avec émotion. Le soir après pointage de mon matricule je touchai mon casse-croûte et entrai dans la chambre à la recherche d'un lit pour la nuit, un troisième étage de préférence où près du plafond règne une douce chaleur réconfortante. Au bruit des conversations je situai le clan des Français tenant ses quartiers au mur du fond. Je me hissai à un troisième dit bonjour et demandai une place parmi eux. Un fût semblant de ne pas m'entendre ; son voisin m'indiqua que je serai plus à l'aise à l'étage en dessous. D'un coup d'oeil jugeant qu'ils étaient moins serrés qu'à la chambre II je les priai poliment de se serrer un peu. Ils me toisèrent. Me jugeant costaud et décidé ils s'exécutèrent de mauvaise grâce. Mon arrivée jetait un froid dans un accueil peu fraternel. Je m'en fichais autant que de ma première chemise. Bien installé, mon colis près de moi, j'occupais une bonne place au chaud c'était l'essentiel.

Je pris contact avec mon voisin de gauche. Il s'appelait René DEPP de la commune de la PETITE RAON. Je ne le connaissais pas mais après explications je localisai sa maison. Il avait été pris avec deux autres frères ; de suite, je vous dis qu'aucun d'eux ne revint au pays.

Il avait assisté muet à ma réception peu amicale. Au bout de dix minutes de conversation, sa timidité passée, je compris que je trouverais non seulement un voisin mais aussi un ami. Il était de mon âge et voiturier. Avec deux paires de boeufs il transportait dans les scieries sur un chariot spécial appelé chez nous "tronçier" de grosses grumes de sapin (tronces).

Sur mon côté droit, l'atmosphère se dégela un peu mais sans plus. A la longue j'eus l'explication. Les sept ou huit personnes placées dans cette direction frayaient très peu avec le reste à cause de leur classe sociale. J'ai dans ma mémoire les noms de quatre : TEITGEN, mon voisin était avocat à la cour de NANCY et frère de Paul HENRI qui devint Garde des Sceaux ; puis en remontant BOURBOUZE, marchand de chaussures à CHARMES et LAMIEL, notaire en cette même ville. Plus loin un homme de la PETITE RAON, directeur d'usine, Georges LEMAIRE frère de Maurice qui deviendra Ministre de la Reconstruction puis Ministre du Commerce et de l'Industrie. Après quelques jours je me demande par quels critères je fûs sinon admis du moins toléré dans ce cercle "mondain".

Les fenêtres des lavabos donnaient sur les chambres III et IV du block 27 qui étaient le quartier de la "strafcompagnie" ou compagnie de discipline. Pour bien les distinguer, ces zébrés avaient un rond rouge dans le dos. Des punis y faisaient la "pelote" *. Exercice excessivement très pénible ; la punition pouvait durer plusieurs mois. Deux mois de pelote : ou on partait les pieds en avant ou on avait un bail d'un an de survie. Il fallait être bâti à chaux et à sable pour résister au traitement. Faisant l'exercice parfois torse nu, à les voir nous frissonnions pour eux. Chaque jour je les observais. Un matin que vis-je ? Mes deux Tchèques anciens chefs de la II. D'autres les reconnurent et entr'ouvrirent les fenêtres en les injuriant copieusement.

* Pelote : gymnastique, culture physique très poussée avec le fusil ou une charge après une sanction disciplinaire.

A leur âge leur "marche en canard", exercice de gym était grotesque ; ils en bavaient. Le moniteur goumi en main parcourait les rangs pour parfaire le mouvement. Ceux de notre chambre lui firent signe d'intervenir sous les rires et les quolibets. Devant ces pantins qui n'en pouvaient plus, malgré leur faute, la pitié l'emporta. Je sortis dans la strass pour me dégourdir les jambes.

La chambre IV se composait d'environ cent cinquante Polonais et presque l'équivalent en Russes ; puis venaient les Français quatre vingts en gros, une soixantaine d'Italiens et une cinquantaine de Yougoslaves. Les autres nationalités étaient minoritaires. Tout ce monde crevait la faim. Nous Français tapions avec parcimonie dans notre colis pour qu'il dure le plus longtemps possible. J'y veillais en complétant la soupe de midi par un biscuit. Le soir avant de dormir je laissais fondre deux sucres dans ma bouche.

Un midi, par maladresse des stubediens renversèrent un tiers du bouteillon de soupe. Une ruée de zébrés à quatre pattes se précipita pour la lécher. Notre distributeur louche en main fit de grands moulinets avec son ustensile pour les disperser. Peine perdue, aucune réaction, le troupeau ne recula pas d'un pouce. Une fois relevé je ne vis aucune marque, aucune blessure sur les visages par contre la bouche était passablement amochée et présentait de nombreuses bosses.

Le chef de chambre de la III, véritable attraction, était Allemand, du genre opposé à Willy : un énorme gorille, le mot n'est pas trop fort, le crâne rasé, le goumi au poing en permanence. L'appel ou la rentrée à la chambre se faisait à la matraque. L'encadrement de la porte était sa place de prédilection ; il se postait sur le côté de manière que chaque homme de sa chambre devait obligatoirement passer devant lui au pas de course. Il ne frappait pas tout le monde, il avait ses têtes. Deux ou trois détenus passaient au galop sans inquiétude. Quand le goumi pendant remontait légèrement l'heure devenait grave, le prochain arrivant aurait sa ration de coups. Celui-ci apeuré se rendait compte de la situation ; deux tactiques se présentaient à lui : le passage en force en calculant bien son affaire ou freiner, attendre que le goumi frappe le vide et profiter de sa nouvelle ascension pour plonger dans la strass. La chambre III possédait dans ce genre d'exercice des techniciens de haut niveau. Avec ses gros sourcils broussailleux notre "king-kong" se pardonnait volontiers un échec mais attention pas deux. Il y allait de son prestige. Se concentrant au plus haut point deux loupés successifs étaient impensables.

Je fus attaqué un matin par quatre Russes. Je m'adossai contre un mur jouant de la savate et faisant le coup de poing. En fâcheuse posture, mon colis convoité risquait de changer de nationalité, un bout de carton sur le côté se déchirant. Je geulai à tue-tête : "à moi les Français" mais bernique je prêchais dans le désert, pas un compatriote pour me secourir.

A DACHAU le Français ne jouissait pas d'une bonne réputation. Il passait à tort ou à raison pour un être sale, désordonné et surtout égoïste. Nous qui sommes fiers de notre vieille civilisation, de notre prestige dans le monde, de nos écoles où viennent étudier des élèves de toutes les races, ici notre image de marque était ternie. J'ai surpris des Russes qui remettaient à un chef ce qu'ils avaient pu voler dans la journée. Le produit du vol était

redistribué équitablement. Un Français volait un bout de pain par exemple, en général il le mangeait tout seul la nuit dans un coin, un peu comme une poule dans une basse-cour. Le seul lieu où nous étions très bien considérés était les blocks d'infirmierie où nos docteurs tenaient l'absolue maîtrise.

Petit-à-petit j'allais succomber sous le nombre quand mon grand singe juché en haut des escaliers m'aperçût en difficulté. En deux ou trois grandes enjambées il bondit vers moi. Les voleurs ne l'ayant pas attendu se dispersèrent comme une bande de moineaux. Je le remerciai de son intervention et en guise de récompense, je lui donnai une paire de cigarettes et une pâte de fruit.

Un de mes Russes repérable portait une veste assez spéciale. Au rassemblement je le voyais dans les rangs de la chambre III. L'appel terminé notre chambre assistait à la rentrée de la chambre voisine se délectant d'avance du spectacle offert gratuitement. "Les gens sont méchants" dit Fernand REYNAUD mais aussi sans cœur. Il ne manquait pas de scènes comiques où les rires fusaient. Une belle ruse devant l'homme à la matraque était applaudie et ponctuée au cri de "olé" comme dans les arènes de MADRID. Le tour de passage pour mon voleur arriva. Attentif, je suivis intéressé. Il fût cueilli derrière le crâne avec une précision extraordinaire glissant sur le plancher trois bons mètres pour achever sa course sous une table. A la poursuite que fit mon gorille pour lui asséner un supplément je compris qu'il avait reconnu mon agresseur. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. La porte étant libre, les suivants en profitèrent pour s'engouffrer en groupe me cachant la suite de ce petit drame.

Je ne savais pas que le lendemain je goûterais à mon tour du goumi. Du haut des marches de l'escalier, les Français furent appelés et pointés par matricules. Nous rentrâmes dans notre chambre où un officier SS nous attendait, un interprète traduisant fait-à-mesure les paroles de notre gardien : les Français échangeaient les cigarettes avec le pain des détenus. Nous prenions leur vie et leur sang et l'acte méritait une sanction pour indiscipline au règlement du camp. A cet effet il nous donnait dix minutes, montre en main pour que cinq détenus se dénoncent, sinon les colis seraient confisqués. Le premier à lever le bras fût un nommé CHIPOT, chauffeur de locomotive à BLAINVILLE-sur-L'EAU. C'était un homme taillé à coup de serpette, une force de la nature, le plus fort Français de notre chambre si ce n'est du block. Aux lavabos, torse nu on voyait jouer de gros biceps sur des bras puissants. Peu-à-peu trois autres détenus se joignirent à lui ; il restait deux minutes lorsque je fis signe que je serais le cinquième.

Après avoir remis mon colis à René, tous les cinq, calot à la main nous emboîtâmes le pas à notre garde-chiourme. Nous franchîmes le seuil de la chambre I. Le chef de block nous annonça la sanction : une bastonnade de vingt coups de goumi nous serait appliquée. CHIPOT ouvrit le bal. Torse nu plié, la poitrine appuyée sur le dessus d'une grande table, maintenu par deux zébrés, il reçut sans broncher vingt coups de matraque comptés en allemand. C'est moi qui fermai le bal. J'avais les reins en miettes et les jambes en coton. Les coups n'étaient pas portés à fond. Moi par exemple, il me semble que j'aurais pu briser les reins en moins de vingt coups si j'usais de toute ma force. On m'aurait dit qu'il y avait du Willy là-dessous que je n'aurais pas été étonné.

Deux camarades gémissaient. De retour à la stube IV nous racontâmes notre séance animée. Je partis aux lavabos ; là j'eus peur tout-à-coup. Je n'osais plus uriner. Tant pis j'y allais. A mon grand soulagement aucune douleur, j'examinais mon urine, elle me paraissait un peu douteuse. J'eus mal les reins toute la nuit. Le lendemain debout dans la strass la douleur s'apaisa. Nos compagnons nous offrirent la surprise d'une collecte où se mélangeaient pâtes de fruit, sucres et cigarettes. CHIPOT divisa en cinq parts égales : ce n'était que justice, nous avons sauvé nos colis.

Les soirs avec René nous allions rendre visite aux amis de la chambre II, à Jacques par exemple. En général nous étions entre jeunes. Notre sujet de conversation préféré se rapportait au cinéma. Tous les grands acteurs y passaient : Jean GABIN, Pierre FRENAY, FERNANDEL, CHARPIN, Jules BERRY, et surtout Laurel et Hardy dont le rappel de scènes particulièrement cocasses nous faisaient rire. Les hommes plus âgés parlaient "tambouille". Jamais de ma vie, je n'ai vu autant de cordons bleus masculins qu'à DACHAU. Alors que dans ma grande famille aucun homme n'avait touché la queue d'une poêle sauf mon Oncle Jean lorsqu'il préparait son "singe" ; tous ici avaient mijoté de bons petits plats. Des copains empruntèrent mon crayon de papier pour copier des recettes dictées par des chefs de cuisine extraordinaires. Dans certaines préparations culinaires, il rentrait plus d'une quinzaine d'ingrédients : câpres, cognac, paprika, madère, à se demander le chef-d'oeuvre terminé si on arrivait à trouver le goût du plat annoncé. Tout le "gotha" de notre cuisine française si renommée tinta dans mes oreilles. Je n'étais pas au bout de ma surprise. Ces princes de la gastronomie avaient leurs petits secrets dans la pâtisserie. J'en tombai bouche bée. Un nommé LACROIX de MOUSSEY et un savoyard s'étant liés d'amitié se jurèrent l'un d'envoyer un pâté en croûte, l'autre un gâteau de SAVOIE. Il n'y eût pas de frais d'expédition, tous deux moururent au 25. Les culs-terreux des HAUTES VOSGES s'y mettaient aussi eux qui vivaient très chichement sur leurs terres. Ils achetaient un pot-au-feu au boucher de passage le dimanche et ignoraient les beefsteacks, les escalopes, les rôtis. De temps à autre un lapin trônait sur la table et parfois un jour de fête, ils tordaient le cou à une volaille éclopée, les autres étant réservées pour la vente du marché. La saison arrivée tous devenaient chasseurs, le gibier relevant l'ordinaire. Le soir dans chaque ferme le même menu était à l'affiche : pommes de terre dit "le hot", lait caillé ou fromage blanc et une salade.

L'Auvergnat à la réputation d'être près de ses sous mais le Vosgien n'a rien à lui envier. J'ai vu des hommes approchant la cinquantaine faire vingt kilomètres à pied pour économiser l'aller et retour du car. Les jeunes de nos jours sont assis dans l'herbe, le pouce levé pour être chargés, attendant des heures une âme généreuse qui les conduira à deux kilomètres. Un appelé, au service militaire, prit le train pour la première fois pour se rendre à la caserne. Je connaissais trois vieilles soeurs célibataires vivant comme des ermites qui n'avaient pas descendu au chef lieu du canton depuis dix ans.

En ces tristes années, les paysans ne bloquaient pas les routes pour sensibiliser l'opinion publique au sujet de leurs revendications. Ils ne se dérangeaient plus pour écouler leurs produits au marché. Au contraire les fermes étaient assiégées par une foule de gens qui n'avaient pas grand chose à se mettre sous la dent. Des cultivateurs furent admirables secourant des démunis mais d'autres se conduisirent en véritables mercantis sans coeur, ne songeant qu'au profit immédiat.

A SCHIRMECK j'avais été mêlé à une querelle. Voyant un homme assez vieux secoué comme un prunier et prendre des gifles par un plus jeune, j'étais intervenu en les séparant. Bien sûr le jeune m'avait recommandé de m'occuper de mes affaires. Je le rabrouai mais pas calmé il m'expliqua qu'il était ouvrier et qu'un jour montant à la ferme de son adversaire pour trouver des patates, on lui en avait bien proposé mais au prix fort et à condition de céder les tickets de chocolat des enfants. Retrouvant ici le paysan, il en profitait pour régler ses comptes. Je mettais fourré dans un beau "merdier" ne sachant plus quel parti prendre.

Les jours passaient. Toujours dehors dans le froid nous grelottions sans cesse. Six heures du soir était attendu comme la venue du Messie. En entrant dans la chambre, ça toussait et ça crachait ; nous avions des malades. Petit-à-petit grâce au dégagement de la chaleur animale la chambre se réchauffait. Beaucoup avait le moral bien bas. On se faisait du souci et du mouron pour la famille. Arrivait-elle à se débrouiller toute seule ? Il y avait des femmes qui avaient maintenant un train de culture sur les bras et j'entendais des phrases comme celle-ci : "pourvu que notre Joséphine ait pu arracher les patates et les rentrer !" Des commerçants dont les épouses ne savaient que servir et tenir la caisse se faisaient un mauvais sang pour la marche de leur commerce. Le soir dans la nuit j'entendais réciter des prières. J'avais une petite pensée pour les miens. Avant de m'endormir comme un leitmotif toute les bonnes choses à manger tournaient dans ma tête : bouffer, bouffer, rien que bouffer. Le commencement de mon drame a été la faim. Je sais que sur terre plus d'un milliard d'humains ne sont pas rassasiés et que cinquante millions d'individus meurent chaque année de dénutrition. La nourriture est donc sacrée. Je me souviens que dans nos campagnes avant d'entâmer une miche de pain, une croix était tracée sommairement au couteau au dos de la boule.

A DACHAU j'ai appris et retenu la leçon : le gaspillage du pain est honteux. Déjà enfants maman nous faisait avaler notre croûte de pain avec un morceau de fromage ou de la confiture. Le repas terminé, l'assiette devait être propre et récurée avec de la mie. Jeannette devenue ma femme a toujours utilisé les restes de pain soit en les grillant soit en les confectionnant par d'excellents clafoutis. Les restes de viande étaient accomodés dans une nouvelle préparation et les légumes réchauffés. Si je remontais mon casse-croûte de l'usine il reprenait sa place le lendemain dans ma musette. Dans ma rue j'ai vu des baguettes entières dans les poubelles et dans les bennes d'ordures de la SOLLAC, des sandwiches intacts avec de la mortadelle, du saucisson ou du fromage ainsi que des fruits. Je serai curieux d'interroger un éboueur !

Notre société de consommation porte bien son nom. Le pain a disparu de la table ; par contre le gras de la viande dans l'assiette a augmenté. Une côtelette n'est plus râclée jusqu'à l'os, il reste de la viande autour. Le gras de jambon, la bordure de la tarte sont mis à l'écart et on pèle même les sardines à l'huile. Dans les cantines, les restaurants, ce n'est que gâchis et les gens se plaignent de la cherté de la vie, la ménagère ne joignant plus les "deux bouts".

Je ne comprends plus rien. Nous vivons une période d'austérité et notre FRANCE a un million cinq cent mille chômeurs en quête d'un emploi pro-

blématique. En ce mois de février deux records ont été établis : celui des vacances de neige et celui du tiercé. Dans les super-marchés les cadies sont remplis avec deux ou trois litres d'apéritif au fond et les gens sont satisfaits. Pour moi tant que les rayons d'alimentation seront bien garnis je ne me ferai pas de soucis.

J'avais donc pris une décision. A mon retour maman au déjeuner me préparerait un plat unique que j'adore : un gigot d'agneau entouré de pommes de terre dans un plat en terre, cuit au four du boulanger et pour moi seul. Pas d'entrées, pas de dessert. Le soir, beaucoup moins exigeant une bonne soupe de patates avec beaucoup de crème me contenterait. Je vous jure sur ce que j'ai de plus cher que pas un soir je n'ai eu de cesse que de penser à la "gueule". Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi j'attache une importance capitale au contenu de mon assiette qui est devenue la priorité des priorités ?

Un matin je me réveillai pour une nouvelle journée. Contrairement à son habitude René qui était un matinal dormait. Voulant le laisser reposer, j'allai aux lavabos. A mon retour; il dormait toujours, la bouche ouverte. La lumière s'alluma ; bientôt retentirait l'appel. Comme il ne bougeait pas je le secouai pour le réveiller. Ma main rencontra la sienne. Elle était froide. Je l'empoignai à bras le corps, il était mort. Il s'était éteint sans un cri, sans m'appeler tout doucement dans la nuit. Maigre avec des joues creuses, à part le froid jamais il n'avait proféré une plainte. Je fus ému car je l'estimais et perdais un ami. Avec l'aide d'un camarade je le transportai au chef de chambre. Dans la journée j'allais lui dire un dernier adieu sur le trottoir de la chambre I. Nu déjà raidi par le gel, un mince manteau de neige le recouvrait en compagnie d'une poignée de cadavres. La fin de son voyage se terminait dans un four crématoire. Les SS en nous montrant la grande cheminée du crématorium nous disaient en riant que tous les Français "s'évaderaient" par là.

Le lendemain Monsieur CAR nous quitta lui aussi. Il ne causait plus aux Vosgiens ; il avait pour ami un marchand de charbon, un bougnat. Perdant la raison les derniers jours il tenait des propos incohérents. Une paire d'années après mon retour je lus un article étalé sur deux colonnes dans un journal, qu'un de ses fils avait passé avec succès les examens accédant à l'entrée des quinze plus grandes écoles Françaises. C'était un prodige.

Les colis n'étaient plus que souvenirs mais j'avais toujours mon café. J'aurais parié mille dollars contre un que j'étais le seul de la chambre IV à en posséder. J'avais trouvé dans une poubelle un dimanche après midi dans un block libre, une petite verrine vide avec couvercle. Après l'avoir soigneusement lavée j'avais inséré à l'intérieur mon café. Mise dans une poche elle ne me quittait jamais même la nuit dans mon lit. Un embêtement, je ne pouvais me coucher que sur un côté. Voici un mois que je la promenais. J'en profitais un peu : j'avais sucé un grain, un seul, et chaque jour m'isolant, je dévissais le couvercle et respirais son arôme.

J'étais en relation avec un zébré Français un ancien ayant deux années de détention à DACHAU, un fait rare. Je ne sais par quelle combine il

me garantissait deux boules de pain et une soupe pendant quinze jours en échange de ma précieuse denrée. Je n'hésitai pas. Ce marché me convenait mais méfiance, je donnerais mon café à condition d'avoir les deux boules de pain en mains propres. Pour la soupe à venir je prenais des risques en lui accordant ma confiance. Le gars tint parole sauf que la soupe fût froide chose non prévue mais cette clause n'était pas stipulée dans le contrat. De tout le block 25 mon café se vendit aux conditions les plus avantageuses. Après l'échange je ne pus résister. J'engloutis une boule entière dans la journée. Ce fût un mal et un bien à la fois. N'ayant plus qu'une boule j'étais moins ennuyé pour la dissimuler sous ma veste.

Dans l'après midi une troupe de loqueteux dont plusieurs Français avait été virée du révier. Le soir après le casse-croûte une fois dans la chambre ils cherchèrent un lit pour dormir. Depuis le pied de mon lit je les regardai quand j'entendis : "y a t-il des Vosgiens" ? Cette demande était prononcée par un type avec une figure blanche comme de la craie qui ne paraissait pas très solide sur ses jambes. Je l'appelai en lui faisant signe de venir près de mon lit. Pour monter dans les lits au troisième il fallait de la force et de l'agilité ; je doutais de ses moyens physiques. S'il en était capable il prendrait la place de René. Les troisièmes très recherchés il ne se fît pas prier. Tant bien que mal, l'aidant en l'empoignant par la veste, il parvint à se hisser à sa place. Il se présenta : "Charles MULLER de la PETITE RAON sous-directeur au tissage." Il avait été soigné pour une bronco-pneumonie assez grave. Il reconnût Georges LEMAIRE et le salua. Par la suite il me confia que tous deux faisaient parti du Conseil Municipal mais qu'il n'y avait aucun lien de sympathie entre eux. "Les gens très bien" de mon côté droit s'étaient bien gardés de répondre voulant rester strictement entre eux.

Il ne faut jamais généraliser je le sais. Ce qui ne m'empêche pas de dire que les "huiles" qui dans la vie courante sortaient du commun ayant parfois de lourdes responsabilités me déçurent dans leur comportement du train-train concentrationnaire. Par contre, des humbles de condition modeste m'ont surpris en faisant preuve de la plus grande humanité.

En toute honnêteté si je fais mon examen de conscience je n'ai pas à rougir. Dans ces conditions exceptionnelles j'ai le sentiment que c'est à DACHAU que moralement j'ai atteint le plus haut niveau. Je ne me suis pas sublimé mais c'est là que les quelques qualités que je possède se sont mises le plus en évidence. Ma conduite m'étonne encore. Un exemple : avant la guerre j'avais mon brevet élémentaire en poche et j'avais passé l'examen d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs. Je n'étais pas une lumière mais vue l'époque je possédais une solide instruction. Aux Pompiers de PARIS sortant second de l'instruction sur cinquante, battu par plus fort que moi en gymnastique, le capitaine m'avait proposé une place au bureau que j'avais refusée. Eh bien après trois ans passés sous les drapeaux j'étais toujours deuxième pompe par protection. Au camp à vingt trois ans je commandais des pères de famille. Charles par exemple m'obéissait au doigt et à l'oeil. J'avais un grand ascendant sur mes compagnons ; j'étais très écouté, presque quelqu'un je n'ose dire un Monsieur. La force entraînait en ligne de compte je ne le nie pas. CHIPOT mis à part, je pouvais lutter ou me battre avec n'importe quel Français de ma chambre avec succès.

Je pris donc Charles sous mon aile. Si j'étais un inconnu pour lui il connaissait en revanche toute ma parenté de ST-STAIL et en particulier Raymonde qui avait travaillé dans sa boîte. Lui de son côté me parlait de sa famille. Il avait deux enfants et un frère plus jeune, Lulu, pris avec lui mais séparé à DACHAU. Sans nouvelles, il s'inquiétait à propos de son cadet.

Les poux commençaient à proliférer. Dehors, sans doute frigorifiés comme nous, ils vivaient en léthargie. Mais une fois que nous étions au lit ils redoublaient d'activité. Nous arrivions à les attraper sans les chercher avec les yeux mais directement avec les doigts de la main. Une nuit, un s'introduisit dans le conduit d'une oreille. Je tapais celle-ci violemment contre la paume de ma main. De guerre lasse je me levai et aux lavabos j'ouvris un robinet plaçant mon oreille sous le jet. Je pensai le noyé, rien à faire. Je ne pus fermer l'oeil de la nuit, les grincements dans mon oreille continuant sans cesse et me rendant à moitié fou. Puis tout redevint normal : était-il mort ou avait-il réussi à retrouver la sortie ? Nous avions sur le dos notre chemise depuis plus d'un mois ainsi que le sous-vêtement ; elle n'avait jamais été lavée. Aussi les poux s'en donnaient-ils à coeur joie.

Un nouvel arrivage de détenus entra à la chambre IV dont l'effectif se chiffra à plus de cinq cents individus. Un ordre fût donné dans toutes les langues. A la place d'être trois pour deux lits nous passions à cinq. Il y eût de nombreux grincements de dents. Chacun devait dormir sur le côté, impossible de se mettre sur le dos. La nuit nous nous engueulions nous traitant de mauvais coucheurs ; il y avait des échanges corporels : savate ou coup de poing. Un nouveau avait pris place entre Charles et moi et la nuit comme il avait sa tête à mes pieds sans le vouloir je lui distribuai des coups de godasse en pleine figure qu'il encaissait tout en me vouant aux cinq cents diables !

TETGEN, LEMAIRE et compagnie bon gré, mal gré, avaient dû héberger des nouveaux. Parmi eux un petit homme qui devait approcher la soixantaine, très ancien par le matricule, ne pouvait passer inaperçu. Marseillais authentique "avé l'accent" il était intarrissable, une vraie gueule de camelot. Nous qui n'abordions pas le sujet, lui parlait politique, et bien haut, il se proclamait communiste adhérent à une cellule.

Dehors la température avoisinait moins de dix degrés. Je trottais à petits pas dans la strass pour me réchauffer les pieds. Ensuite pour le corps j'entrai dans le troupeau serré le plus possible pour se donner de la chaleur mutuellement : toujours le froid encore le froid. Chose curieuse je n'avais ni grippe, ni bronchite, pas même la goutte au nez.

Le bruit couru que des colis seraient distribués de nouveau. Ce fût fondé en partie. La chambre IV eût deux élus dont le fameux communiste. A titre nominatif il reçut cinq petits colis. Les Russes le voyant les bras aussi chargés le traitaient de capitaliste. Nous nous tenions les côtes : un communiste capitaliste, une chose désopilante et jamais vue. Les plaisanteries fusaient : "hé ! Le galéjeur tu ne vas pas nous dire avec ta grande gueule que les "Rusky" ne s'y connaissent pas en capitalistes" ! Et nous repartions en fou rire.

Je n'apprécie pas le parti communiste, surtout ses dirigeants. J'ai vécu dans une commune dirigée par ce parti. Elle n'était pas plus mal gérée qu'une autre. Parmi ses sympathisants il y en a des bons et des mauvais. J'ai même des amis qui ont, comme dit le populaire, "les idées avancées". Ils sont très honorables et estimés dans le quartier. Malgré leurs slogans je ne serai jamais endoctriné ; les lendemains qui chantent je n'y crois pas du tout ainsi que bon nombre de Français puisqu'en quarante ans aux élections, ils n'ont pu obtenir que vingt à vingt cinq pour cent des voix exprimées : pourcentage qui est loin de représenter les masses populaires et laborieuses dans leur intégralité ou alors la FRANCE est un pays de bourgeois.

Je suis donc à l'aise pour vous dire que notre communiste fût admirable. Après avoir inventorié le contenu de ses colis, il croqua du sucre et des biscuits puis il tendit un paquet pour les quatre hommes situés à sa droite et un autre pour les quatre hommes à sa gauche. Il fallait le faire la fame constamment vous tenant au ventre. Je fûs un de ces heureux bénéficiaires et je donnai une paire de morceaux de sucre à Charles tenu à l'écart. Il garda deux colis pour lui qu'il nous confia et partit en porter un à des amis d'une autre chambre.

Chaque jour des compagnons nous quittaient : le père CUNIN puis Georges LEMAIRE. La grande nouvelle fût annoncée ; nous passions en quarantaine, le block 25 en entier ayant le typhus. En haut du grand portail d'entrée un grand panneau représentant une grosse tête de mort avec deux tibias entrelacés et le mot typhus le signalait. Nous étions complètement isolés du camp. Les SS ne rentreraient plus au 25. Les portes ne seraient ouvertes que pour la soupe et le chargement des morts. Nous pouvions garder la chambre sauf de huit heures à dix heures les stubediens nous nettoyant à fond. Ne plus être exposé à la morsure du froid glacial il me semble que j'aurais tout donné. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle joie cette bonne nouvelle fût accueillie. L'après midi le contrôle des poux serait obligatoire et impératif.

Dans un premier temps torse nu on épouillait sa chemise. On cherchait minutieusement ces parasites qu'on écrasait avec les ongles des deux pouces. On examinait les coins et les recoins, les ourlets et les coutures où les lentes tenaient leurs quartiers. Ensuite, chemise à la main, un contrôleur stubediens vérifiait s'il n'y avait plus de petites bêtes dans votre linge. Si par malheur il en découvrait, une engueulade ou un gnon était à la clé. Malgré ces précautions, le mal au lieu de stationner empira mais rien d'alarmant pensions nous ! Si les malades étaient assez nombreux après les traitements subis en plein coeur de l'hiver nous trouvions la situation normale. Puis le typhus et la dysenterie gagnèrent du terrain. Toute la chambrée fût atteinte. Plus ou moins, les uns, les autres nous courions nous soulager aux WC plusieurs fois par jour. Pas une journée ne passa sans une dizaine de morts. Un jour l'épidémie prit une ampleur foudroyante. Des malades déliraient avec de la fièvre tel était le cas de Charles. Il cherchait un colis inimaginable, me reprochait de lui avoir volé sa bouteille de gnôle. Des malades ne se lavaient plus attisant le fléau. On instaura le ticket de soupe. A la toilette du matin, le détenu devait se présenter nu et mouillé jusqu'au nombril puis après pointage, un ticket de soupe lui serait remis. Pas de ticket pas de soupe ! C'était clair. Nous pûmes garder la chambre la journée entière. L'épidémie galopa et atteignit son paroxysme. Jour et nuit les WC étaient pris

d'assaut ; nous nous engueulions pour avoir une place. Cher lecteur ou lectrice je vous demande un petit effort et un dérivatif à la fois en vous posant un petit problème : deux chambres de cinq cents personnes ont à leur disposition vingt WC. Sachant qu'une personne va dix fois par jour dans ces lieux par vingt quatre heures combien de temps un WC reste t-il inoccupé ? Avez-vous trouvé la réponse ?

Alors nous vécûmes des scènes dantesques. Toute la chambrée vidait ses tripes. Les plus valides couraient pour aller aux WC. Beaucoup, de vrais squelettes ambulants s'y rendaient en traînant la savate tout heureux s'ils avaient pu se retenir jusque là. Ce n'était pas le cas pour d'autres que l'on pouvait suivre à la trace. On voyait passer aussi des détenus sans pantalon qui s'étaient "oubliés", les jambes nues effrayantes par leur maigreur le long desquelles la matière fécale avait coulé en une sorte de mousse teintée. Pleins de bonne volonté ils allaient aux lavabos laver leur corps et leur honte. Les délirants et les mourants ne se dérangeaient pas. Dans le fond de leur lit stagnait cette flotte merdeuse qui s'échappait par les jointures des planches en gouttelettes pour tomber à l'étage inférieur. Le voisin du dessous s'il était lucide vous traitait de tous les noms d'oiseaux dans sa langue d'origine, française ou étrangère. Cette lotion excrémentielle échouait sur des visages d'hommes qui avaient perdu toutes leurs facultés et qu'ils ressuyaient d'un geste machinal ou dans des gamelles, hélas, contenant un reste de soupe ou d'eau que le malade ingurgiterait plus tard. Tout fait ventre comme les cochons. L'air de la chambre était pestiféré et nauséabond. Les stubediens n'avaient pas été épargnés. Affaiblis, ils laissaient la chambre dans sa crasse et sa saleté. Ils avaient tout juste la force de distribuer la soupe.

J'avais le typhus à l'état latent ; pour la dysenterie j'étais comme la plupart. Enjambant mon troisième pour descendre, je m'étais oublié dans mon caleçon. A part cette diarrhée permanente je tenais le coup. Je m'étais fixé une règle absolue : sortir une heure par jour pour respirer l'air du dehors par n'importe quel temps.

Charles avait atteint le point critique. Il ne quittait plus son lit. Je m'occupai de lui comme d'un enfant. Le matin après avoir bu mon café, fait ma toilette et perçu mon ticket de soupe, je revenais à mon lit, tombais ma veste, enfilais la sienne pour qu'il puisse toucher sa nourriture. Il fallait que je passe donc deux fois, torse nu et cheveux mouillés devant le chef de chambre qui pointait à chaque fois le matricule, pour obtenir notre pitance.

A midi je faisais la queue, touchais ma ration et la mangeais. Revenu près de Charles j'échangeais ma veste avec la sienne, refaisais la queue et lui apportais sa soupe. Je l'aidais à s'asseoir dans son lit et là, dos calé contre le mur je lui donnais à manger à la cuillère. Arrivé à la moitié de la gamelle il était rassasié. Je l'encourageais à se forcer un peu comme les bébés mais à contre-cœur. Je savais que le fond de la gamelle m'était destinée et que moi, je crevais toujours la faim : une vraie situation cornélienne.

Le fléau empirait chaque jour. Pour la nuit le chef de chambre avait fait ôter les fenêtres pour que l'air soit moins vicié et l'odeur atténuée. La chose avait du bon et du mauvais à la fois. Les locataires des lits du bas à

ras du plancher gelaient devant l'emplacement des fenêtres inexistantes. N'oublions pas qu'il faisait moins quinze degrés. Leurs lits devenaient de véritables frigos. Au troisième nous avions la chaleur. J'arrivais à dormir un peu toujours sur le côté droit, raboté par le contact direct de la hanche sur la planche. La peau de la hanche était talée et meurtrie, celle de la poitrine grêlée par la succion des poux qui grouillaient de plus en plus nombreux à croire que la chemise posée à terre s'animerait toute seule.

Un soir à la chambre IV du block 25 il se passa une chose aussi phénoménale que la résurrection des "boutons de guêtres" : des détenus n'allèrent pas chercher leur pain. Pour les valides il y eût une seconde distribution. Avec deux morceaux de pain si ce n'est trois, ce soir là, je fis bombance. Un vent de folie s'abattit sur la IV. Bien que ce fût absolument interdit, les dysentériques crevant la soif burent de l'eau par gamelles entières. C'était un suicide. Charles aurait bien avalé la mer et ses poissons. Malgré ses supplications je le rationnais en comptant les cuillères d'eau qu'il ingurgitait. Le laissant seul pour prendre l'air j'avais passé les consignes à des voisins : que personne ne s'avise de donner de l'eau s'il en réclamait. Le premier que je surprendrais à ne pas m'obéir aurait mon poing sur la gueule. Quand à lui, se rendre seul aux lavabos, j'étais sur ce point tranquille : j'aurais cru plus aisément à l'arrivée des cerises sur les grands peupliers de la rue de la Liberté...

Les lits du bas se vidaient leurs anciens locataires étant morts. On ne mourait pas que dans son lit. J'en ai vu assis sur la cuvette des lavabos en train de vider leurs intestins piquer du nez sur le béton sans un cri et mourir. Mais à DACHAU un mort était utile. Avec deux autres camarades nous en avons gardé un dans son lit au frais, si je puis m'exprimer ainsi, afin de toucher sa ration de nourriture. Notre manège n'a duré que deux jours. Il commençait à dégager des odeurs, des "Ruskies" lucides nous montrèrent leurs poings ; cela risquait de tourner à la bagarre. A notre grand regret nous dûmes nous en débarasser.

Nous étions en février. Plus tard on nous certifia que le thermomètre descendit à moins vingt huit degrés. Nous n'étions plus que trois cent cinquante détenus à la IV. Nous apprîmes qu'en vingt quatre heures cinquante huit de nos camarades nous avaient quitté, une hécatombe. La chambre IV eût le triste honneur d'établir le nouveau record en maccabés du block 25. Quand je vis le tas de morts du block devant la chambre I je fus effrayé. Ils n'étaient plus alignés bien en ordre mais balancés pêle-mêle dans des postures invraisemblables : une tête se trouvait entre deux cuisses comme celle d'un catcheur prise par le ciseau de son adversaire. Ils étaient nus mais l'étiquette à l'orteil était absente. Ce fût la première fois que je me posai la question de ma survie.

Un matin sur le seuil de la porte de la IV un zébré Français entra. Il ne pouvait passer sans qu'on le remarque car à la place du calot réglementaire il portait un béret basque. Il se présenta. Prêtre Français au block 26 il venait au block 25 pour y exercer son Ministère en tant que volontaire. Dès la grande porte franchie il perdait le droit d'en sortir.

Petit avec un visage assez rond, il expliqua sa présence parmi nous mais il fût interrompu par deux ou trois détenus qui n'aimaient pas ses "bali-vernies." Ils le prièrent de prendre ses affaires et de se rendre aux lavabos. Je m'interposai, pas du tout d'accord avec cet ordre. Comme j'avais une certaine ascendance sur mes camarades, je leur demandai un peu d'humanité et proposai une suggestion : à la place de se geler aux lavabos et les mourants ne pouvant s'y rendre, il viendrait faire ses visites dans la chambre mais à une condition. Il n'insisterait pas auprès de ceux en désaccord avec la religion. Il me remercia avec un bon sourire et demanda la parole pour dire un mot très bref : "ici vous faites votre enfer sur terre et exceptionnellement la communion que je donnerai se fera sans confession." (sic) Il commença par le bout à droite de notre allée. Je le revois comme si c'était hier. Quand il s'adressait à ceux du troisième étage des lits, les pieds reposant au deuxième, seul la moitié du buste émergeait en raison de sa petite taille. Il avait mis des lunettes à montures simples peut-être pour donner plus de solennité à la cérémonie.

Autant Charles "pratiquait" allant à la messe chaque dimanche et faisant Pâques autant j'étais mécréant. Je n'avais plus communiqué depuis ma première communion. J'allais à l'église pour un enterrement ou à St-STAIL le dimanche pour meubler la matinée. Je ne nie pas l'existence de Dieu systématiquement. J'ai des doutes c'est tout. Si réellement Il trône dans les cieux, je m'adresserai directement à Lui sans intermédiaire un peu comme au régiment où je sollicitai une entrevue avec mon capitaine pour une affaire sérieuse, sans passer par la voie hiérarchique. De plus, si Dieu est juste et bon alors aucune crainte, au plus mal j'aurai mon ticket d'entrée pour le purgatoire.

Charles filait un mauvais coton. Lorsque le prêtre fût devant lui je l'aidai à se mettre assis dans son lit. Charles voulait communier. Avant de passer à l'acte le curé lui posa quelques questions sur son pays natal et sa famille. Ensuite il sortit une petite boîte verte que l'on trouve dans les pharmacies et qui contiennent, je pense ne pas me tromper, des pastilles Pulmol. Il l'ouvrit, elle contenait des fragments d'hostie ou des parcelles et Charles communia.

Se glissant vers moi, le prêtre me reconnut, me serra la main chaudement et cordialement, ce dont je répondis avec chaleur. Il fût surpris car je n'ai pas communiqué à DACHAU. Peut-être le gorille de la chambre III dont le cadavre gelait devant la porte qu'il affectionnait plus particulièrement, en avait-il plus besoin que moi ? "Les Ruskis" réclamèrent notre curé sur l'air des lampions croyant qu'il distribuait des médicaments miraculeux.

Charles allait un peu mieux. Il avalait presque toute sa soupe à mon grand regret. Pour aller aux lavabos je le soutenais : il fit sa toilette. Je crois bien que depuis trois semaines il ne s'était lavé. Je lui avais mis nos deux couvertures sur le dos pour qu'il ne prenne pas froid. J'ouvris la porte d'entrée pour qu'il puisse prendre un bol d'air frais et faire quelques pas dans la strass ; à ce moment il renâcla pire qu'un mulet devant l'abattoir prétextant qu'il était pris d'éblouissements. Je n'insistai pas.

Quelques jours passèrent et une grande nouvelle éclata. Tous les malades seraient transférés au block 19 qui entièrement désinfecté allait se transformer en block sanitaire. Charles allait me quitter. Ce départ fût confir-

mé par un médecin Luxembourgeois parlant français. Il demandait un Français assez robuste, volontaire pour entrer au 19 comme stubedienst. Immédiatement je posai ma candidature, ainsi je serai avec Charles. Le toubib me jaugea. Comme personne ne brigua la place je fûs embauché avec double portion de soupe à midi pour rémunération de mon travail. Il prit mon numéro de matricule et mon nom qu'il communiqua au secrétariat à la chambre I. J'étais devenu un chefaillon.

Charles fût très heureux de ce coup de chance inopiné. Son état de santé s'améliorait davantage. Son plus grand appétit l'avait requinqué et peut-être, pourquoi pas, la communion reçue l'avait-il ressuscité !

Nous passâmes devant une commission hétéroclite, dite commission sanitaire, qui se basant sur je ne sais quels critères, désigna les grands malades des autres. A ma grande stupéfaction Charles ne fût pas classé grand malade ce qui fait que moi, j'entrai chez les typhiques au 19 et que lui restait au 25. Le monde à l'envers, c'était le bouquet ! Je retournai voir cette commission d'imbéciles, expliquai le cas de Charles de long en large. A mon soulagement j'eus gain de cause, Charles irait au 19.

Le jour du départ arriva. Valides et malades se mirent en rang par dix. Nous fûmes comptés et recomptés. Je ne sais combien de fois pendant plus d'une heure. Nous devions tous nous tenir debout, vivants, mourants et morts. L'appel terminé on laissait tomber royalement à terre ceux que les jambes ne supportaient plus. Certains qui avaient rêvé d'être soignés douillettement dans les lits du block 19 ne franchirent pas les portes, décédés entre-temps.

Sur un ordre du chef de block elles s'ouvrirent enfin toutes grandes vers l'espérance.

L'ESPÉRANCE

Chacun une couverture sur le dos, le convoi déboucha dans la rue de la Liberté à très petite allure, traînant la savate, nous soutenant les uns et les autres. C'était un spectacle sinistre et lamentable que regardaient les détenus d'autres blocks. De vrais épouvantails pesant trente cinq à quarante kilogrammes aux yeux exorbités durent parcourir trois cents mètres dans un véritable calvaire. Les haltes autorisées nous pouvions prendre notre temps. Deux chariots à pneus suivaient tirés par des zébrés avec des harnais : un pour les morts l'autre pour les mourants. Comparés à nous ils avaient la forme. Il ne fallait pas confondre les grands malades et les mourants. Certains à bout de force faisaient signe qu'on les hisse sur une charrette mais des kapos brandissant des gomis veillaient. Moi je me portai relativement bien. Je soutenais quelques Français ; Charles à mes côtés suivait péniblement. A mi-parcours il s'arrêta pour souffler et faire une petite pause ; plus loin je dûs le soutenir mais ses jambes ne répondaient plus. Il ne restait plus qu'une centaine de mètres avant d'arriver aux douches. Je pris la décision de le porter sur mon dos comme on m'avait appris aux pompiers pour un blessé. J'arrivais sans effort avec ma charge et là nous dûmes nous mettre nus dehors sur la place par une température en dessous de dix degrés.

Glacés nous sommes rentrés dans les premiers, je n'ai pas connu la suite mais pour déshabiller tout le monde de gros problèmes ont dû surgir. L'eau chaude coulait à profusion dégageant une bonne chaleur qui me transportait presque au paradis. Notre linge était parti à la désinfection. Je pensai

à ma liquette que j'avais porté pendant deux mois sans être lavée une seule fois. Nous passâmes une journée et une nuit complète dans les douches. Celles-ci ne coulaient plus et à minuit il ne faisait plus très chaud. J'avais remarqué un énorme baquet en bois de forme ovale de quatre mètres de long sur trois de large. En permanence une eau chaude s'y déversait. Ce bac contenait plein de "Ruskis" qui riaient comme des petits fous. La plupart très jeunes avaient de l'eau jusqu'à la poitrine. J'essayais d'enjamber le rebord très haut du baquet mais mes amis Russes me tendaient le poing. Je résolus le problème. Les prévenant par gestes, je reculai de quatre mètres, pris mon élan et sautais dans le tas. Comme par miracle je trouvais place. Je croyais succomber tellement je me sentais bien.

Au matin nous étions rhabillés. Nous avions sur le dos du linge propre. Le plus pénible pour ne pas varier fût le comptage de la troupe qui demanda passablement du temps. Nous regagnâmes le 19 dont les hautes portes se refermèrent pour une nouvelle quarantaine. Mon matricule fût appelé de suite ; j'étais stubedienst à la chambre II et je perdais Charles. Les malades emplirent les quatre chambres à raison de trois personnes pour deux lits. Nous revenions dans la normalité des choses. Bien vite j'appris mon métier, balayer la chambre, sortir les morts et aller devant le grand portail à onze heures pour s'occuper des bouteillons de soupe. La chambre II n'étant pas très loin de l'entrée du block le travail s'avérait moins épuisant que la IV par exemple.

Au bout d'une journée j'étais à la coule et le soir je fus très heureux d'apprendre que j'avais un lit pour moi seul dans un angle : une vraie loge réservée. Les soins étaient très simples. Les valides une fois souillés devaient aller se nettoyer aux lavabos. En cas de refus un goumi bien en évidence sur la table du chef rappelait la consigne aux distraits. Pour les autres les stubediensts les déshabillaient les menaient aux lavabos et deux seaux d'eau fort adroitement lancés enlevaient le plus gros de la souillure. Des malades ayant près de quarante de fièvre goûtèrent cette thérapeutique moderne. Des tziganes Hongrois hurlèrent comme des chats écorchés vifs. J'ai songé plus tard que si par hasard un de mes anciens patients me rencontrait et me reconnaissait il y aurait de l'orage dans l'air, mes soins dévoués n'étant pas appréciés à leur juste valeur. Mais les ordres sont les ordres... Comme stubedienst j'avais mes petites et grandes entrées au secrétariat : la recherche de Charles me fût facilitée. Le schreiber m'indiqua la chambre IV. Le soir après avoir cassé la croûte je retrouvai sa trace dans un lit du bas ; il n'y faisait pas chaud. Par contre pour entrer dans sa couche pas d'effort, il n'y avait qu'à se laisser tomber. Pauvre Charles je me serais fait moine si par tes seules forces tu aurais pu monter au troisième. L'air malheureux comme un chien qui a perdu son maître je le réconfortai du mieux que je pus.

A la chambre deux, je prenais un peu de bon temps en discutant dans le clan des Français, je m'occupais spécialement des Vosgiens : Armand LEGRAND, Maurice FAURE, Bernard FERRY. Certains avaient récolté toutes les calamités de la terre : outre le typhus et la dysenterie, des dents se déchaussaient et en compensation oedèmes, otites et surtout des furoncles gros comme des noix étaient monnaie courante. Sans moyen j'essayais de leur venir en aide. Connu comme le loup blanc quand j'arpentais leur allée je n'entendais que des "Loulou" par-ci et des "Loulou" par-là. Dire que j'allais voir Charles journallement serait mentir mais j'allais souvent prendre de ses nouvelles. Son état se stabilisait ce qui était une bonne chose.

Tous les malades ne mangeaient pas entièrement leur soupe aussi j'en usais à volonté et ma santé s'améliorait. Les bouteillons de soupe me paraissaient moins lourds à porter. En contact étroit avec notre portier, un combi-nard, moyennant trois gamelles de soupe, un jeu pour moi, je pus obtenir un morceau de bois à moitié calciné. Je le rongerais comme un os de poulet mais avec moins de voracité car ce médicament contre la dysenterie n'avait pas un goût bien agréable à avaler.

Les morts tombaient comme à Gravelotte. Deux ou trois, je ne sais pourquoi et le mystère restera entier, devaient être transportés par nos soins à une certaine partie du camp. La première fois que je fûs de cette corvée on me remit un genre de pousse-pousse, un brancard sur deux roues de vélo. J'allongeais dessus mon mort nu que je recouvrais "ô pudeur" d'un drap. Le portier me laissait passer. Poussant mon véhicule je "crapahutais" dans la grande rue. Par chance je rencontrais un copain. Comme la conversation durait et voulant sans doute parler avec les mains comme les Italiens, je lâchais mon brancard mais hélas dans le mauvais sens. La mâchoire prit contact durement avec le sol tandis que les pieds imploraient le ciel et que le drap en glissant découvrait des jambes non apparentées à celles de "Mistinguett". Tous deux nous avons ri comme des bossus en remettant le drap. Les jours passèrent. En mars, les quatre chambres avaient perdu la moitié de leurs effectifs aussi l'idée de faire deux chambres pleines et deux vides fût vite adoptée. On me licencia sans indemnité et comme aucun syndicat n'existait je fus muté à la chambre III du block 26 sans certificat élogieux.

Si vous m'avez compris les chambres I et II du 26 étaient occupées par les prêtres de toutes nationalités, les chambres III et IV par des travailleurs. Le 26 formait donc deux demi-blocks séparés. Me présentant au chef de chambre, un Allemand, il m'indiqua mon lit ainsi qu'à une trentaine de nouveaux. Tout le reste de la "stube" travaillait dans divers commandos. Il ne nous laissa pas le temps de prendre connaissance des lieux. Sous la surveillance d'un kapo Français, le seul que j'ai connu, nous devions ramasser les papiers qui traînaient dans les strass. Le camp était loin d'être aussi propre qu'à mon arrivée. Dans cette équipe de travail nous n'étions que trois Français. Mon kapo, un Parisien, me prit en sympathie ce qui, après trente minutes de travail, me permit de prendre quelques répit. Nous étions tous les deux à PARIS de nouveau. Son cas était unique. Venu à DACHAU pour sabotage il avait passé devant un tribunal qui l'avait condamné pour quelques mois de détention, histoire de lui couper le goût de recommencer. Garçon de café avant la guerre dans notre capitale, il avait servi à la terrasse une jeune Allemande qui devint sa maîtresse puis sa femme. Elle visitait l'exposition universelle ou bien elle y travaillait, je ne sais exactement. Le couple vivait en Allemagne s'y fixant définitivement.

Le lendemain après le départ des commandos le chef de chambre en personne nous prit en main. Pantalon et pull-over à col roulé il nous mit en rang en nous faisant prendre nos distances ; nous eûmes droit à une séance de gymnastique où tout y passa. Il montrait les mouvements à exécuter en moniteur avisé fier de sa musculature et sa technique. Je ne vous cache pas que j'étais rouillé et qu'après une telle séance les muscles des cuisses me chatouillaient. Nous fîmes la pause pendant qu'il tirait une cigarette et l'allumait. Je pensais que le "numéro" était terminé mais au contraire ; nous fîmes mis en colonne par deux. Nous passions à la préparation militaire : en avant, halte, demi-tour, distance etc... Jusque là, la formation manoeuvra à peu près. Mais au commandement demi-tour, marche en allemand un belle pagaille s'ensuivit. Je fus

un des rares étrangers à avoir pris le coup. Il le remarqua. La colonne se remit sur deux rangs mais il me plaça au premier rang à gauche en homme de base. Me parlant dans sa langue il me tapa sur l'épaule. Je lui dis : "ich bin feulleuvert PARIS" (je suis Pompier de PARIS). Il me répondit : "prima soldat. Prima machine." Les jours suivants même chose. J'étais dans ses papiers ; quand je dus le quitter je n'eus aucun reproche à formuler sur sa conduite envers ma personne. A côté de nous, séparés par d'énormes grillages, les curés non travailleurs marchaient à petits pas en promenades. Malgré mon observation quotidienne je ne sus rien d'autre à leur sujet, si ce n'est que parmi eux se trouvait l'Evêque de CLERMONT-FERRAND.

La soupe de plus en plus claire les temps devinrent difficiles. Le soir la faim nous reprenait de plus belle. Nous étions bien bas quand un colis de la Croix Rouge nous sauva, plus gros et plus beau que le premier, d'une valeur inestimable pour des individus amaigris et épuisés. Il ne contenait pas de café mais des biscuits vitaminés, du sucre, du chocolat, des cigarettes, des pâtes de fruit et une denrée "terrible" : des sardines contenues dans une boîte cubique d'environ dix centimètres sur dix. Un modèle géant que je n'ai jamais trouvé dans le commerce. Des dysentériques la mangèrent en deux jours buvant l'huile d'olive. Il passèrent de vie à trépas. Les sages, nous nous sommes groupés afin de n'ouvrir qu'une boîte par jour ainsi chaque homme mangerait deux sardines, une à midi, l'autre le soir. Malgré cette précaution j'en ressentis les effets sournois.

Le chef de la chambre IV, Mosellan, était le seul Français à ma connaissance ayant cette fonction à DACHAU, un homme jeune taillé comme une armoire. Le colis m'avait retapé, il a sauvé la vie à plus d'un. Si je vous écris à l'heure actuelle je le dois pour une bonne part à cette brave Croix Rouge Internationale. Plus tard je n'ai pas oublié de lui témoigner ma reconnaissance par l'envoi de dons. Cette oeuvre charitable est pourtant mère à suspicion. Autour de moi j'entends dire par des personnes estimées et aisées : "je ne serai pas plus pauvre en donnant une paire de billets de mille mais j'aimerais que mon argent serve à sa véritable destination et ne soit pas par exemple détourné par des personnes malhonnêtes." Dans le monde d'aujourd'hui l'intégrité et la probité sont mises en doute, "alors je ne donne pas". Ce raisonnement qui se tient, je le réfute absolument. Les élans du coeur, sincères, sont spontanés et irréfléchis. Le oui mais... n'a pas sa place et le raisonnement encore moins.

Le moral a joué un rôle primordial sinon capital dans la vie concentrationnaire. Des gens ont été étonnés que des hommes très robustes ne soient pas rentrés alors que des gringalets ont sauvé leur peau. Si j'ai échappé aux crématoires de ces bagnes je le dois au moral et même à mon insouciance plus qu'à ma robustesse. Pendant ma détention je n'ai eu que cette idée fixe en tête : la famille a des soucis peut-être de gros problèmes mais le plus malheureux et le plus à plaindre c'est toi mon vieux Loulou, alors il faut que tu t'en tires absolument.

A la fin de mon introduction si vous avez bonne mémoire, j'ai employé le terme double rescapé que je veux justifier. Tant d'hommes en parfaite santé ne sont pas revenus ; traînant le lourd handicap d'un pneumo et sans traitement de faveur j'ai réussi à ramener mes os en FRANCE.

Plus tard j'ai consulté des médecins ainsi que d'éminents professeurs. Tous unanimes ont été stupéfaits de ce petit miracle. Je ne crois pas que Dieu m'ait touché de sa grâce mais je crois en vérité au proverbe : "aide toi et le ciel t'aidera".

"Tenir", fût le verbe le plus conjugué par tous "ceux" de la concentration.

"Tenir", c'était ne pas mourir de faim en dépit de l'indigence des rations et d'économiser jusqu'à la dernière miette de pain et la dernière goutte du brouet rutabagueux.

"Tenir", c'était ne pas mourir de froid sous les tourbillons de neige et les rafales rageuses de la pluie ; ne pas geler sur place durant les gardes-à-vous longs de plusieurs heures.

"Tenir", c'était ne pas tomber sous les coups, ne pas partir les pieds en avant dans un recoin des latrines parce que la dysenterie vous avait marqué de son signe.

"Tenir", encore et par dessus tout c'était ne pas laisser le cafard s'installer dans les esprits, le défaitisme pénétrer dans les coeurs et le doute envahir les âmes ; penser "tu t'en sortiras de là" alors qu'on savait qu'il y avait très peu de chance pour que cela se réalise. C'était dire : "ils nous le paieront un jour" sachant qu'ils ne nous le paierait jamais.

"Tenir", c'était vouloir résister avec obstination, envers et contre tout quoiqu'il arrivât, garder sa foi et son moral autant que sa peau, lutter contre la hantise hallucinante de la mort.

"Tenir", enfin c'était "vouloir durer". Tous, ou presque tous l'ont voulu. Certains ont pu, d'autres pas. Pour ces derniers le destin sans doute n'était pas d'accord.

Les nouvelles de la guerre qui couraient dans le camp étaient bonnes. La fin approchait ; bientôt nous sortirions du tunnel. Déjà nous ne subissions plus les coups et l'arrogance des SS. L'espérance avait régaillardé mon corps. Je testai ma force par des appuis avant dit "pompes" dans l'armée. Même chez moi, dans la chambre sur le parquet, je pratiquais régulièrement cet exercice pour me mettre en forme. Le résultat fût satisfaisant dans cette conjoncture exceptionnelle.

Au début de ce mois d'avril nous vîmes un avion allemand voler assez bas à grande vitesse. Il sifflait avec un bruit particulier et chose étrange il ne paraissait pas avoir d'hélice. Était-ce une arme secrète ?

Colis sous le bras sans aucune explication je quittai avec regret le block 26, mon chef de chambre m'envoyant à la chambre II du block 10 qui serait ma dernière demeure. Au block 10, la majorité formée d'anciens, tenait le choc. Ici peu de minables mais des détenus encore solides. Le block n'avait pas été touché par les épidémies. De plus, des années de camp avaient endurci ces bagnards formant en sorte l'élite. Je fis connaissance du clan Français. On me désigna

un lit ; nous n'étions pas très serré c'était déjà une bonne chose. Je m'attendais le lendemain à partir dans un commando de travail mais non, la journée se passa comme un dimanche. Je pus me promener dans le camp tout à loisir, un vrai filon : un touriste ayant sa chambre au block 10. Un jour à l'entrée, je croisai un zébré qui me regardait attentivement en me disant "tu es bien de RAON" ? "Oui" lui répondis-je. Nous nous serrâmes la main. "Tu me connais" ? Non. Il ôta son calot, j'étais toujours dans l'inconnu. Des VILLEMAIN à RAON j'en connaissais des tas. Après renseignements j'arrivai à situer mon homme. Il était moniteur chef de la société de gym "La Raonnaise". Lors d'une exhibition, en connaisseur j'avais apprécié sa belle prestation. Il voltigeait à la barre fixe et aux parallèles comme une crêpe dans les airs. Il me donna des nouvelles, j'appris que le "Zami" était à DACHAU lui aussi. Le "Zami" nom sobriquet très connu dans notre ville, était le seul garçon noir du pays, sa mère l'ayant eu avec un tirailleur sénégalais pendant la guerre de 1914. Lui par exemple, je le connaissais depuis mon enfance. VILLEMAIN dormait à la chambre voisine à la I. J'eus donc un ami et chaque jour je le vis à une heure avancée car dans la journée il partait en commando.

A la chambre II les Français, fait rarissime étaient bien organisés. Ils avaient déposé leurs colis sur une espèce d'étagère gardée le jour par un des nôtres. Une nuit, bien lui en pris, un Français allant aux toilettes vit un trou dans le plafond. Des voleurs grimpant dans les soupentes avaient, avec l'aide d'un couteau, taillé le plafond de carton épais. Nos colis tentateurs allaient mettre les voiles. Heureusement notre policier imprévu arriva juste à temps. Le lendemain, de nuit, une sentinelle fût mise en place. Elle serait relayée toutes les heures. Quelques jours plus tard elle fût attaquée avec un couteau de cuisine plongé dans l'épaule. Nous dûmes la doubler. Je pris mon tour de garde comme les autres. La ration de pain diminua ; d'un cinquième de boules, elle passa au huitième. La situation devenait très grave et pour combien de temps ?

Il faisait un bon soleil. Déjà bien bronzé, je me promenais dans la strass tranquillement quand j'entendis crier "au voleur" en français ; un "civil" s'enfuyait à toutes jambes avec un colis dans ses bras. D'un trait je m'élançai à sa poursuite ; c'est dans sa foulée que je sautai les marches menant aux lavabos. C'était un Russe, un Tartare aux yeux bridés, pas très grand. Je fonçai le poing en avant, l'affaire serait vite réglée. Trop préoccupé de mon Tartare je n'avais pas prêté attention à deux autres individus qui en fait étaient des complices. La situation devenant complètement différente, j'étais même plutôt en mauvaise posture mais j'entrai en action sans une seconde d'hésitation : ce fût la mêlée. Mon ennemi numéro un en position défensive tenait le colis d'un bras, une cible rêvée. La porte de sortie derrière mon dos, il fallait passer sur mon corps pour s'enfuir. Les coups tombèrent drus. Je gueulai "à moi les Français", je résistai bien. Ils auraient fort à faire pour m'abattre. Dans la bagarre ma vue se voilait à droite ; tout-à-coup, trois zébrés dont mon ami VILLEMAIN encadrèrent la porte. Pour du rapide ce fût du rapide, les trois Russes furent balayés tels des fétus de paille. Je ne voyais plus clair que d'un oeil. VILLEMAIN me soutenait je ne savais pas pourquoi. Je passai ma main sur mon oeil droit et le frottai pour en chasser la brume. Mes doigts rouges de sang ainsi que la paume se mît à goutter de mon menton. Un "Ruski" m'avait ouvert le cuir chevelu avec le tranchant d'une semelle en bois de chaussure. Je n'avais absolument rien senti. VILLEMAIN ouvrit un robinet

d'eau, me nettoya le visage mais un filet sanguin coulait par une plaie béante de mon crâne. Le chef de chambre et VILLEMALIN m'accompagnèrent à l'infirmierie. A force de me ressuyer ma manche droite était trempée. Traversant la rue de la Liberté j'eus mon petit succès : les détenus se retournaient sur mon passage. On me remit aux mains des médecins Français. Ils examinèrent la plaie, ce n'était qu'un petit bobo. A DACHAU ils en avaient vu de l'autre. On me rasa un coin du crâne à ras la blessure. Je dus fermer le plus fort possible mes yeux et je faillis sauter en l'air en criant de douleur. Le toubib avait arrosé la blessure avec de l'alcool puis il la referma avec des points de suture. Une belle croix de St-André en sparadrap au coin de la tête, le tour était joué mais Dieu que cela me brûlait ! Si aujourd'hui vous passez votre doigt à cet emplacement vous sentirez une petite bosse, cadeau éternel de mes amis "Ruskis". Quelques jours plus tard, je regardais mon visage dans le reflet d'une vitre je riais. J'avais le facies d'un vrai Apache sur le sentier de la guerre.

Un jour au 10, nous fûmes près de deux cents zébrés à être appelés. Après avoir été mis en colonne nous franchîmes les grandes portes du camp. Il faisait une chaleur égale à celle d'une journée d'été. Où allions-nous ? Nous arrivâmes devant de grandes plate-formes à pneus. Six hommes prirent position au timon, les autres sur les côtés du véhicule passèrent des harnais à larges bandes autour de leur thorax et nous prîmes la route. Quelle belle journée ! Les oiseaux chantaient comme des perdus. La nature était belle, les bourgeons éclataient ; respirant l'air pur, depuis bien longtemps, je n'avais vu la nature en pleine activité. Nous passâmes devant de luxueuses villas SS aux pelouses impeccables. J'ouvris très grands mes yeux. Des femmes installées dans des fauteuils blancs de salon de jardin se relaxaient en prenant des bains de soleil. Une belle grande jeune fille blonde, en short se tenait debout, sirotant un verre. Ses jambes étaient parfaites. Pour moi elle incarnait une déesse. Elles nous jetèrent un coup d'oeil mais sans curiosité apparente. Nous fîmes un bon bout de chemin pour arriver ensuite le long d'une voie ferrée. Nos narines décelèrent une odeur fort désagréable. Aucune comparaison avec celle des crématoires que le vent nous apportait, une odeur de chair bien particulière. Depuis un mois ils brûlaient nuit et jour à plein rendement ; ils étaient complètement débordés. Plus les cadavres se transformaient en cendres plus ils affluaient.

Nous vîmes un train de marchandises stationné à une centaine de mètres. Toutes les portes des wagons étaient ouvertes et des zébrés s'activaient. L'odeur désagréable signalée se transformait en une puanteur telle qu'elle vous prenait à la gorge avec des nausées qui vous soulevaient le coeur. Nous nous rangeâmes le long des wagons : un spectacle hallucinant et pourtant personnellement je puis vous dire qu'il fallait quelque chose hors du commun pour m'émouvoir. En trois ans de Pompiers de PARIS j'avais eu en main des noyés, des asphyxiés, des pendus, des suicidés en tout genre, un homme qui sautait comme une carpe avec trois balles dans les intestins, un autre coincé dans une cage d'ascenseur le tronc presque coupé en deux, des épileptiques et des fous. Moi qui croyais avoir tout vu j'étais dépassé. Les valides en petit nombre avaient été évacués à pied. Les wagons contenaient des morts et des mourants tous allongés pêle-mêle dans des positions invraisemblables couverts d'excréments. Il y en avait complètement dévêtus avec des plaies aux jambes où apparaissaient des asticots. Des zébrés dégageaient les corps un par un, tandis qu'un kapo se penchait pour écouter les battements du coeur pour faire ainsi

son tri. Pas un mot pas une parole nous n'entendions que des râles. Ma charrette était celle des morts. Des zébrés la chargèrent le plus haut possible, lit par lit, marchant sur les cadavres. Spectateurs nous attendions la terminaison du chargement. J'étais bouleversé et atterré. Pourtant au block 19 comme stubedienst je ne faisais pas de sentiment dans ma fonction de croque-mort. Un mort signalé dans la chambre, du haut de son lit je le balançais en le précipitant sans ménagement dans l'allée centrale. Pour le transporter je le prenais par un pied et le traînais à travers la carrée vers la sortie. En franchissant les trois marches pour le déposer sur le trottoir, le crâne les heurtait et tressautait, la bouche ouverte semblait s'animer et dire un dernier adieu.

Nous pouvions partir notre chariot chargé au maximum. Le démarrage fût difficile les reins se creusèrent à fond : un coup de "starter" en somme. Le retour n'avait rien à voir avec l'aller. La route paraissait plate et pourtant nous peinions. Pour franchir certains endroits nos corps prenaient un angle de quarante cinq degrés pour être plus efficaces. Nous étions "les bateliers de la Volga" de la route. Suant et soufflant nous repassâmes devant les maisons SS ; nous eûmes droit exactement au même coup d'oeil. Nous dûmes mettre le paquet pour tirer dans une côte invisible à nos yeux. La sueur coulait le long de mes joues. Si seulement nous avions eu la permission d'enlever nos calots. Nous fûmes enfin délivrés de cette corvée épouvantable, mon plus sale commando assurément. Nous laissâmes notre plate-forme et ses morts dans un coin. Pendant des jours je crus sentir cette odeur intolérable comme si j'en étais imprégné. Plus tard j'ai su que ce transport arrivait de FLOSSENBURG fuyant l'avance alliée.

Dans la seconde quinzaine d'avril les Français furent rassemblés en grand nombre sur la grande place d'appel. Peu de temps avant, un convoi de Russes était parti à pied. Mis en colonne nous étions pour ne pas changer comptés et recomptés. Une forte escorte SS nous attendait. Le bruit circulait que nous évacuions le camp pour nous diriger vers le Tyrol mais un contre-ordre arriva et nous regagnâmes nos blocks respectifs.

J'ai appris par la suite que le convoi de Russes avait été en partie décimé par des mitrailleuses cachées en forêt. Les survivants de DACHAU ont eu chaud ; au procès de Nuremberg une pièce officielle signée de la main d'HIMMLER donnait l'ordre à la "Ludwaffe" de liquider notre camp en représailles de la conduite des déportés de BUCHENWALD ayant participé à leur propre libération. Heureusement le responsable de cette mission n'exécuta pas l'ordre reçu. Nous fûmes sauvés. Le canon tonnait au loin ; pas de doute les alliés approchaient à grands pas. Allait-on me refaire le coup des VOSGES ?

Le 29 avril dès le matin nous reçûmes un ordre : personne ne devait circuler dans les strass. Un responsable garderait la porte de sortie fermée. Personne ne pourrait mettre le nez dehors. Dans le courant de l'après-midi je fus informé que je serais de garde à seize heures. A l'heure dite je relevai le gardien. Par la fenêtre je voyais la strass complètement déserte, aucune âme qui vive. Je tenais mon poste depuis une quinzaine de minutes quand j'entendis une fusillade en direction de la grande place. Une dizaine de zébrés couraient dans la rue. Après un temps d'hésitation j'ouvris ma porte. Je jetai un coup d'oeil rue de la Liberté. Une poignée de détenus la remontait à toute allure. Abandonnant les consignes, sans réfléchir, à mon tour je m'élançai.

L A L I B E R A T I O N

Je me joignis à eux. Combien étions nous ? Peut-être cinq cents pas plus. Nous entendions des coups de feu et des rafales de mitraillettes. Le poste de garde avec son immense entrée paraissait désert. Aucun détenu n'avancait qu'à une certaine limite. De l'autre côté des grilles des militaires engageaient un combat. Il se produisit une fusillade assez proche pour que nous prenions la position horizontale à terre. Une fenêtre située juste au-dessus de la grande voûte s'ouvrit. Nous vîmes un casque ; un casque américain qui nous fit un signe de la main. Aussitôt une caméra balaya la grande place. Des soldats l'armèrent à la main dont la tenue n'avait rien à voir avec celle des SS, accouraient aux grilles. Nous réalisâmes que nous étions libérés. Une clameur de joie éclata. Je pleurai d'émotion, les larmes roulaient sur mes joues. J'avais dans ma poche douze précieuses cigarettes l'unique trésor restant de mon colis. Je n'avais pas fumé une seule des cigarettes de la Croix Rouge, elles servaient de monnaie d'échange. Il était seize heures trente environ. Ivre de joie entouré d'étrangers je pris une pipe et distribuait le reste du paquet autour de moi. Nous courûmes dans un élan irrésistible jusqu'aux grilles toujours fermées. Et là, pas de doute, un superbe noir montrant ses dents blanches dans un large sourire nous souhaitait la bienvenue. Une espèce de légion étrangère américaine s'était portée volontaire pour un coup de main, en vue de délivrer le trop célèbre camp. Dans le lointain des coups de feu claquaient alors qu'arrivait la grande foule des détenus. Des zébrés Français portaient des brassards à nos couleurs ayant formé un comité de libération. Les soldats Américains nous gardaient. Personne ne franchirait l'enceinte, les sentinelles recevant l'ordre de tirer. De plus les fils de fer étaient toujours électrofiés, donc impossible de s'évader.

Pour la nourriture l'armée US nous prenait en charge et ferait de son mieux. Dans le camp nous étions libre de circuler. Le lendemain matin de bonne heure je me rendis aux grilles. Gardées militairement pas des "MP" à

casques blancs, des gradés venaient nous voir par curiosité. Un parlait français. Pris d'audace je lui demandais de me procurer un petit carré de papier pour écrire un bref message à mes parents les prévenant que j'étais sain et sauf. Il me pria d'attendre une minute et revint avec une feuille blanche à la main. A l'aide de mon crayon de papier en quelques lignes je résumai ma situation. L'officier Américain prit en note l'adresse de mes parents et me promit de faire le nécessaire pour que ce court billet arrive à destination. Mon petit mot fût un des premiers courriers qui partirent du camp de DACHAU, mes parents sûrent dans un temps record que j'étais délivré et vivant. A la libération de nombreux règlements de comptes eurent lieu entre détenus, kapos, surveillants et chefs de block ou de chambre. Personne ne pouvait intervenir. J'ai assisté à la mort d'un surveillant de camp arménien une vraie brute. Entouré de plus de deux cents détenus ils le tuèrent dans un lynchage atroce, le crâne en bouillie et le corps disloqué.

A midi la soupe arriva. Nous étions pointés comme avant avec les numéros de matricule. Cette soupe était un vrai régal : bien épaisse elle contenait de la viande hâchée. Mais attention pas d'excès, nous étions prévenus de nous alimenter petit-à-petit. Il ne faut pas oublier que nous avions la dysenterie et que nos intestins étaient fragiles. Des Russes affamés volèrent et mangèrent jusqu'à cinq gamelles de soupe ils moururent dans d'atroces douleurs.

L'après midi je décidai d'aller faire un tour au 25. A l'entrée du block les morts s'entassaient. A la chambre II le spectacle était épouvantable : exactement le même qu'en mars. Des mourants râlaient dans leurs excréments, nus, dans une chaleur lourde et pestentielle dont je n'étais pas habitué. En comparaison le block 10 était un château et le 25 un bidonville. J'en eus vite assez de cette "cour des miracles" agonisante. Je la quittai précipitamment, j'avais besoin d'air pur. Mes pas me dirigèrent à l'opposé du camp dans un endroit inconnu. Derrière le bordel il y avait un élevage de lapins avec des centaines de clapiers vides. Avant la libération, des Russes soignaient ces animaux aux longues oreilles. Pour faire leurs dents ils leurs donnaient des tourteaux compressés aussi durs qu'un caillou. Nos "Ruskis" en volaient pour les vendre en échange de cigarettes. Pour une cigarette j'avais acheté une espèce de petit caillou à goût d'huile inusable. Derrière s'étendaient d'immenses jardins à l'abandon. Ne découvrant plus rien d'intéressant je fis demi-tour pour rejoindre le block 10.

Nous étions toujours coupés avec l'extérieur étant encore sous surveillance. Le matin les grilles électriques s'ouvraient pour laisser passer en vitesse une patrouille américaine de cinq hommes en file, le fusil sur l'épaule. De la gaze dissimulait le nez et le dessous du visage. Ils traversaient le camp en son milieu sans s'arrêter ni parler. Par signe nous devions nous écarter à leur passage comme des pestiférés. Leur ronde terminée ils jetaient leur protection dans des poubelles à la sortie du camp. Le pointage de la soupe eût du bon. Dans un block un zébré se présenta avec un faux matricule. Le chef de chambre bien inspiré le fît mettre torse nu où apparût l'insigne SS tatoué sous les bras. Des SS coincés avaient enfilé des tenues zébrées se fourvoyant parmi nous. La faim les fît sortir de leurs trous. Pris, ils ne furent jamais remis aux mains des Américains. J'en vis un exposé, nu et éventré, les tripes au soleil. A part le corps tout avait été récupéré.

J'avais un camarade de mon âge dont le nom m'échappe qui était trompette dans la fanfare du camp. Premier prix de conservatoire il jouait admirablement. Je l'estimai beaucoup. Le 1er mai au matin des drapeaux de toutes les nations européennes flottèrent au vent. Je rencontrai mon musicien instrument sous le bras. La fanfare reconstituée jouerait les hymnes nationaux dont il possédait les partitions. Je lui proposai de les porter, il accepta. Lui emboitant le pas nous rejoignîmes les autres membres de la compagnie de musique. C'est devant la grande foule silencieuse que nous nous arrêtâmes en différents endroits pour interpréter les chants patriotiques. Quand notre "Marseillaise" retentit à son tour devant nos trois couleurs, je me mis à chialer comme une "madeleine", calot à la main au garde-à-vous, raide comme un piquet. Assis-tant à des cérémonies officielles notre Marseillaise m'a toujours ému lors de son exécution mais jamais je n'ai retrouvé l'état d'âme qui fût le mien à DACHAU ce 1er mai 1945.

Deux années plus tard Jeannette et moi sortions de Médrano à PARIS où nous venions d'assister à un excellent programme. Sur le boulevard je fus interpellé par qui ? Devinez ! mon trompettiste. Il jouait dans l'orchestre du cirque. Nous nous retrouvâmes devant le comptoir d'un bar de Pigalle et nous trinquâmes avec joie à notre heureuse rencontre.

Le jour suivant une tempête de neige s'abattit sur DACHAU. Le sol disparaissait sous une couche très épaisse pour la saison. Dans les chambres les langues allaient bon train au sujet de notre futur rapatriement du moins pour les valides. Chacun devenait impatient et voulait retrouver sa terre natale et les siens au plus vite.

Le beau temps revint et une bonne nouvelle nous fût communiquée. Nous quittions nos blocks pour nous retrouver à l'extérieur dans les casernes SS. C'est dans le courant de l'après midi que nous franchîmes pour la première fois en hommes libres les célèbres grilles. En passant je jetai un dernier regard aux trois mots allemands inscrits à l'aide de grosses lettres métalliques : "ARBEIT NACHT FREI" (le travail rend libre). Désormais elles seraient les seules gardiennes de cet enfer déserté et silencieux.

Les salles spacieuses des SS nous permirent de dormir à l'aise sur des paillasses posées à terre. Quel plaisir ! Nos oreilles n'entendaient que la langue Française, nous étions entre nous. De petits cartons de la Croix Rouge nous furent distribués. Ils seraient envoyés à nos familles. Ils indiquaient notre état de santé mais dans la case appropriée personne n'a dû signaler très malade ou déficient. A midi convenablement nourris avec une bonne soupe épaisse, le soir le casse-croûte était honnête : un gros morceau de pain et de la saucisse.

Par curiosité ma première promenade fût consacrée à la visite du crématorium caché et masqué par quelques sapins. Seul en ce lieu tranquille et reposant, troublé par le chant des oiseaux, je sentis peu-à-peu l'odeur de la charogne. Continuant d'avancer je découvris des monceaux de cadavres enchevêtrés, nus, zébrés et civils, balancés sur une hauteur de deux mètres. Les mouches innombrables bourdonnaient comme devant un rucher. De la chaux avait été répandue sur plusieurs charniers.

J'entrai dans le bâtiment en briques, les fours grands ouverts révélèrent leur cargaison de cadavres à demi calcinés ou décomposés ainsi que des cendres en grosse quantité. Dans l'un, une image saisissante d'horreur à vous

faire dresser les cheveux : enfourné tête en avant le corps nu avait dû être jeté dans le four éteint mais encore chaud. Le haut n'était qu'une grandiose brûlure avec des coulées graisseuses sur un visage difforme, méconnaissable et boursoufflé. Le bas du corps en décomposition peu avancé était presque intact. Les jambes écartés étaient aussi grosses que mes bras avec des cuisses squelettiques dont les os perçaient la peau. Au premier plan, bien en évidence destesticules gonflés et noirâtres laissaient suinter à leur base un mince filet brunâtre.

Ce tableau épouvantable hanta par la suite plus d'une de mes nuits agitées. A mon retour je passai mon premier hiver la fenêtre de la chambre ouverte et je dormai nu dans mon lit dans des positions inhabituelles : je me réveillai la tête au pied du lit et les pieds sur mon oreiller. Plus d'une fois Jeannette m'a secoué affolée. J'avais mon corps en équilibre sur le bord du lit ma tête effleurant le parquet. Si par hasard en cours de journée j'avais parlé de la déportation, les cauchemars me reprenaient la nuit. Mon rêve était toujours identique : j'avais été repris et j'étais à DACHAU pour la seconde fois. Faisant figure d'ancien j'expliquai aux autres détenus toutes les combines pour survivre. Bien sûr lors d'une crise aigüe j'ouvrais les yeux en criant des paroles incohérentes. Ceci dura plusieurs années.

Le Général DELESTRAINT avait été exécuté au revolver, une semaine avant la libération ; nous avons perdu le chef de la résistance intérieure de la FRANCE. Des Français libérés moururent bien bêtement. Allant fouiller dans les caves des villas SS ils sautèrent sur des mines. Après tant de souffrance mourrir ainsi pour prendre possession de ce que je ne sais quoi était d'une absurdité inouïe. Cette leçon fût retenue, nous n'eûmes pas à déplorer d'autres victimes. Bonne aubaine, à proximité se trouvait une petite fabrique de cigares providentielle et je pus fumer aux frais de la princesse. Le temps était magnifique. Pas bien loin on m'indiqua un grand étang, je m'y rendis. Surprise ! Plus de cinq cents déportés étaient nus debout serrés comme des pingouins sur une banquise. Quelques uns nageaient. Je trempai ma main dans l'eau, elle était tiède. Je quittai mes hardes et plongeai. L'eau étant bonne je me sentait bien. Après quelques brasses je n'insistai pas : cela suffisait. Je remis mon pantalon et torse nu je me promenai dans la campagne. Je découvris un petit ruisseau à truites très poissonneux. De nombreux ronds concentriques à la surface le confirmaient. Dommage je n'avais pas de canne à pêche.

Un matin nous reçûmes l'ordre de nous rassembler. Beaucoup manquait à l'appel se promenant dans la nature ; nous étions donc peu nombreux. Les membres du Comité de Libération nous placèrent sur quatre côtés pour dégager une petite placette carrée. Nous recevions une visite. Un détachement Français avait eu la permission de traverser la zone Américaine. Il venait non seulement nous apporter leur réconfort moral mais aussi des denrées alimentaires et des friandises.

Placé au premier rang d'un des côtés, je vis des jeeps avec des officiers. Un de nos chefs zébrés MICHELET, accueillit un homme au physique insignifiant avec une petite moustache sous le nez. Vêtu très simplement d'un pantalon et d'une chemisette kakis, le stick sous le bras, un képi deux étoiles révélait la présance d'un général. Il exécuta un salut militaire à notre intention puis passant notre rang en revue il serra la main à chacun de nous. Arrivé à ma hauteur après la poignée de main, il me demanda mon âge. Dans le

rang je devais être un des plus jeunes. Je lui répondis : " vingt trois ans mon Général". Je remarquai qu'il ne portait aucune décoration. Il continua son inspection. Dix minutes plus tard le silence nous fût demandé, l'inconnu prendrait la parole. Il se présenta. Tout simplement il dit : "je suis le Général LECLERC". Nous connaissions tous son nom mais pas sa personne. Un tonnerre d'applaudissements éclata. Dans un langage clair, sans emphase, il toucha notre coeur. Le discours terminé, j'avais une admiration sans borne pour cet homme si simple et pourtant si glorieux. En deux mots il m'avait conquis.

Notre groupe se disloqua. J'allais voir nos soldats, de magnifiques fusiliers marins attendant aux pieds de leurs GMC, camions américains. Allant de l'un à l'autre je me liai d'amitié avec quatre gaillards dont l'un était sous-officier. Nous fûmes si vite copains qu'à leur départ ils me proposèrent de me cacher au fond du camion sous des couvertures ainsi je pouvais franchir la zone américaine sans histoire et regagner la zone française. Nous étions prévenus de ne pas revenir en FRANCE par nos propres moyens ; des complications pourraient surgir aux frontières. Je refusai l'offre et les quittai avec regret.

LECLERC nous avait gâté : du pain blanc que nous prenions pour du gâteau, rien à voir avec le pain de camp, un litre de vin pour deux et deux boîtes que nous découvrions pour la première fois appelées rations américaines. Cette boîte était une véritable surprise : corned-beef, fromage en boîte métallique, chocolat, chewing-gum, cigarettes... et papier WC. Nous fîmes un festin de roi ; je réussis à changer mon vin pour du pain blanc.

Des jours passèrent ; de plus en plus impatients de rentrer, cela grognait sur la lenteur de notre retour. La saison était belle aussi je restais peu à la caserne. J'adorais me promener le torse nu au soleil, je me sentais heureux. Seule une petite ombre au tableau m'inquiétait : mes premiers crachats du matin étaient légèrement rosés.

Edmond MICHELET responsable des Français se démenait comme un beau diable pour notre rapatriement. Cet homme admirable que j'ai un peu connu fût un exemple toute sa vie. Parlementaire, plusieurs fois Ministre, même ses adversaires politiques reconnaissaient ses grandes qualités profondément humaines et le couvraient d'éloges flatteuses. A ma demande, étant Ministre aux Armées, il s'occupa personnellement de la pension de veuve de guerre d'une tante à Jeannette. Il nous donna satisfaction dans un temps très court.

Il nous communiqua les dispositions prises pour notre retour. Les valides seraient rapatriés les premiers soit par avions soit par le train. Comme nous pouvions choisir j'optai et me fis inscrire pour le voyage aérien. Le futur Président de l'amicale "Les Anciens de DACHAU" fût le dernier des Français à quitter notre ancien camp.

Dans nos rangs nous avions un camarade connu de la FRANCE entière. Venu d'ALLACH sous-camp de DACHAU il nous avait rejoint à la libération. Il était le Léon Zitronne de notre époque. Georges BRIQUET a été le pionnier du radio-reportage sportif. Commentateur des grands événements tels que les matches internationaux de foot, rugby, tennis etc... il suivait chaque année le tour

de FRANCE cycliste. Le soir à l'arrivée j'écoutais attentivement à la T.S.F. son analyse de l'étape et l'interview des coureurs.

Cet homme populaire d'un abord facile, affable et jovial, nous divertissait par quelques jeux de scène dont le clou était son sketch sportif. Tenant un micro imaginaire en main il "s'évadait" pour se retrouver sur la pelouse de Colombes assis le long de la ligne de touche. Son monologue imagé décrivait la foule, les joueurs, l'exécution des hymnes nationaux. Coup d'envoi donné, ses commentaires sur les phases de jeux étaient si pertinents et si précis que nous vivions réellement le match en suivant facilement la balle dans ses évolutions. Elle volait d'un pied à un autre et pris par l'action nous étions tentés de nous dresser debout lors d'un danger de but. Seul manquait le grondement de la foule. "En passant pauvre Thierry LAURENT". L'ambiance me gagnant je me voyais la tête dans le haut parleur de la haute caisse du vieux "GS" à trois boutons que possédaient nos parents.

Cher Georges, tu nous as quitté pour le grand voyage sans retour mais une fois encore je te dis : "Merci".

Deux hautes personnalités Françaises furent les hôtes de DACHAU : le Général GAMELIN, commandant en chef de l'armée et Léon BLUM l'apôtre sincère du socialisme qui après avoir amélioré la condition ouvrière utilisa la troupe pour l'évacuation des usines occupées par les grévistes.

De suite je vous rassure. Ils ne connurent jamais notre condition de parias. Enfermés sous surveillance dans un bunker d'honneur, mise à part l'astreinte morale, il n'ont pas souffert. Je ne suis pas jaloux bien au contraire. Au chaud, une lecture dirigée leur étant permise, je les imagine dans un fauteuil lisant du "mein kampf" aux accents d'une musique de Mozart ou de Beethoven.

Un de mes voisins de lit possédait une magnifique épée de parade prise sans doute dans un salon d'officiers SS. Je portais un intérêt particulier à cette pièce de collection. Je fus surpris lorsqu'il me proposa un marché : en échange de ma tenue de bagnard, il céda cette arme avec en plus sa veste civile. Sans réfléchir, j'acceptai sa proposition. Aujourd'hui je le regrette amèrement, je me suis privé d'un précieux souvenir par sa valeur sentimentale.

La bonne nouvelle tant attendue éclata. Le lendemain, tôt le matin, nous serions pris en charge par l'Armée Française ; un premier départ serait effectué en vue de notre rapatriement. A l'heure prévue, nous guettions comme "Soeur Anne" l'horizon. Un grand vacarme puis un nuage de poussière signalaient l'arrivée à nos portes du convoi tant désiré. Enfin il apparût et stoppa dans les acclamations et l'enthousiasme général.

Au milieu de notre rassemblement, un officier d'une voix puissante épela les noms des partants inscrits sur une liste par ordre alphabétique. Nous étions littéralement suspendus à ses lèvres dans un silence absolu. Au nom : RECEVEUR je répondis : "présent" d'une voix ferme et assurée mais intérieurement mon coeur battait à grands coups la chamade dans ma poitrine comme pour la défoncer.

L E R E T O U R

Nous portions tous aux pieds de magnifiques bottes rouges fourrées toutes neuves. Je me distinguai de mes compagnons par une grande capote d'officier SS à petits boutons qui me couvrait le corps. Le crâne rasé protégé par une casquette plate polonaise, j'étais radicalement transformé ; j'avais fière allure. Mes anciens sous-vêtements de véritables guenilles malpropres datant de deux mois sans lavage, pourrissaient quelque part. Du linge de corps propre sur le dos, la DDT américaine ayant exterminé nos poux, nous nous sentions bien dans notre peau.

Nos convoyeurs aidèrent les plus faibles à monter dans les camions. Mes bagages se résumaient strictement en un fond de sac en fibrane contenant une bonne provision de cigares de la fabrique et une boîte de rations K. La grande épée de parade pendait à mes côtés bien en évidence.

Mon voisin de banquette était un "pays" de la PETITE-RAON inconnu se nommant Louis COMBOT ; son frère Auguste habitant RAON était un de mes meilleurs amis. Petit, maigre et noirot de visage il portait le bras droit en bandoulière ; la main enveloppée dans un pansement reposait sur une petite planchette. Lors de l'explosion de mines dans les villas SS un éclat s'était logé dans la paume. Conduit à l'infirmerie américaine le bout de métal avait été retiré sans difficulté.

Le temps était beau et magnifique. Grâce à des camions non bâchés nous pouvions voir défiler le paysage à loisir. Nous passâmes à LANDSBERG, LUDWIGSHAVEN reconnaissable à ses immenses hangars d'où, avant la guerre, partaient les grands "zeppelins". Dans cette ville bombardée plus d'une maison se réduisait à quelques pans de mur.

Le transport en convoi automobile n'est pas de tout repos. Le camion roulait parfois à une vitesse folle comme s'il se remémorait la ruée sur TOBROUK. Le chauffeur négociait les virages plus en coups de frein intempestifs qu'en douceur. Il fallait se cramponner dur car il arrivait qu'un homme assis sur la banquette du milieu décollait pour atterrir dans les bras du voisin d'en face. De grands rires fusaient couvrant quelques jurons bien sentis. Le convoyeur par le petit carreau de la cabine souriait en clignant un oeil et en secouant la tête comme pour nous dire : "O.K. les gars ça boum !".

Après la traversée de CONSTANCE et de LINDAU nous arrivâmes à destination dans une petite localité aux bords du lac de CONSTANCE du nom de REICHENAU. Un pays magnifique. Une immense étendue d'eau au pied de la haute chaîne des Alpes dormait dans un écrin de verdure. Un comité de réception nous attendait et nous souhaita la bienvenue. Aucune mauvaise surprise, l'organisation était parfaite, aucune fausse note. Un bref discours nous informa que nous resterions une dizaine de jours pour nous retaper, nous mettre au vert en somme, avant notre retour en FRANCE. Nous fûmes divisés en plusieurs groupes avec à la tête de chacun un délégué inscrivant nos noms. Nous dûmes suivre le nôtre pour aller... au restaurant.

Dans une salle décorée, de petites tables de quatre personnes se dressaient avec les couverts reposant sur des nappes blanches immaculées. Sur toutes un petit bouquet de fleurs printanières invitait à la gaîté. Mes yeux étaient éblouis. Quel changement de décor en comparaison de la chambre IV du 25. Quand au menu il reste inoubliable. La fête continuerait les jours suivants midi et soir. Le repas terminé nous avions quartier libre jusqu'à quinze heures. En compagnie de Louis nous partîmes à la découverte du pays.

A quinze heures fidèle au rendez-vous, le délégué nous indiquerait les endroits d'hébergement. Nous remontâmes en groupe une petite rue pendant que Louis me faisait part de son désir de rester avec moi. Son bras droit immobilisé, je l'avais aidé en lui rendant de menus services. Il n'était pas un mauvais bougre, je lui répondis : "bien sûr". De nouveau j'étais redevenu une mère poule. Dix huit mois plus tard je devais hélas assister à son enterrement. A notre passage devant une maisonnette en retrait le délégué offrait deux places disponibles. Il n'avait pas terminé que je criai : "adjudé" comme à la salle des ventes.

Nous n'avions aucune valise à déballer ; curieux, nous fîmes le tour du propriétaire. C'était une habitation à l'ancienne très propre. Elle se composait de quatre pièces : une cuisine, une salle à manger et deux chambres. Le ménage était net avec des meubles anciens qui avaient bon nombre d'années derrière eux. Rien ne manquait. A la cuisine, par exemple, la caisse à bois était pleine avec de petites bûches prêtes pour allumer un feu. Elle était tellement en ordre que nous aurions pu supposer que le propriétaire jardinait derrière sa maison.

Louis était las et fatigué. Vous qui me connaissez bien, vous savez que je ne suis pas un homme à rester à la maison par un bel après-midi ensoleillé. Il me rejoindrait à dix neuf heures à notre restaurant pour le souper après avoir donné un tour de clé à notre porte d'entrée.

Je m'évadai donc dans cette belle et riche nature. J'ai toujours aimé la présence de l'eau : les rivières, les torrents, les lacs et la mer. Dans un cadre ici somptueux, les arbres fruitiers fleurissaient, particulièrement les pommiers. De la verdure ! Nous qui ne voyions que du sable au camp où de rares pissenlits n'avaient pas le temps de pousser convoités par les détenus. Elle cernait un lac sans rides où dormaient des barques inertes. Dans l'axe du clocher les cimes neigeuses des Alpes Suisses se profilaient dans le lointain. En amoureux je jouissais pleinement de ce merveilleux décor avec en plus le sentiment d'avoir retrouvé un des biens les plus précieux au monde : "la liberté".

Après un excellent souper Louis et moi fîmes une petite promenade digestive en fumant le cigare. Quand nous arrivâmes à notre maisonnette l'heure de se coucher approchait. La chambre sentant à la fois la cire et la pomme, avec ses vieux meubles brillants et le gros édredon de toile rouge genre "plumon", rappelait le lieu de repos de nos Vosgiens. Un lit moelleux à souhait avec des draps bien blancs fleurant bon la propreté, me tendait ses bras pour une nuit prometteuse. Couché à la dure pendant huit mois, je plongeai dans les toiles avec délice et volupté. Au petit matin, le jour pointant, mon lit était vide ; plus de Loulou ! Un oreiller collé contre le mur recouvert d'une bonne couverture, je ronflais à même le parquet comme un bienheureux.

Le lendemain nous eûmes deux visites. Au restaurant nous approchions de la fin du repas ; notre attention fut attirée par un cortège escorté par des motocyclistes en gants blancs. Quelques minutes plus tard une petite troupe de militaires et une femme entraient dans notre salle à manger. Elle s'arrêta à la première table dont les convives se levèrent et serrèrent des mains. Le groupe après une petite pause allait de table en table. Nous vîmes que le personnage central était un général. Arrivé devant notre table nous nous levâmes tous les quatre. Un officier nous présenta : le Général Delattre de Tassigny accompagné de son épouse. Le couple nous serra la main, s'enquit de notre santé et de nos désirs en nous priant d'un geste de nous rasseoir. Dans le même mois j'avais fait la connaissance de deux généraux futurs maréchaux de FRANCE.

En fin de soirée la seconde visite fût moins cérémonieuse et protocolaire. Depuis la cuisine j'entendis frapper très discrètement à la porte d'entrée. Ayant ouvert, un Allemand d'une cinquantaine d'années se tenait dans l'encadrement, grand, massif avec une grosse tête carrée et des lunettes d'écaille ; il ressemblait en plus âgé à un de mes amis de St-STAIL, MERVELELET. Il me poussa doucement à l'intérieur, referma en vitesse avec une allure de conspirateur, il m'intriguait. Avec des courbettes et bien des difficultés je compris qu'il était le propriétaire. Je l'invitai à entrer dans sa cuisine et lui offris une chaise qu'il refusa. Il ne parlait pas un mot de Français tandis que je "baragouinais" quelques mots d'Allemand appris au camp. Non sans mal je saisis la situation. Sa maison avait été réquisitionnée avec interdiction d'y entrer, sa femme et lui logeant dans des bâtiments municipaux. Il me demandait donc la permission de visiter sa demeure. En riant j'accédais à son désir. Par signe il me fît comprendre de le suivre et nous descendîmes à la cave que je ne connaissais pas encore. Il déplaça un bahut masquant une cachette où dormaient d'innombrables bouillottes en grés. Au mot "schnaps" j'avais saisi. Après débouchage il me mit un flacon sous le nez pour humer l'odeur de l'alcool, et en souriant, après l'avoir rebouché il me le glissa sous le

bras. Il sortit un petit sac l'emplit de deux autres bouteilles et remplaça le bahut à son ancienne place. Balançant son buste il me couvrit d'un flot de "denkichoen". Avant de sortir il jeta furtivement un coup d'oeil dans la rue pour s'enfuir prestement malgré sa corpulente silhouette.

Je le revis fréquemment toujours pour le même motif. Il troquait son schnaps pour du ravitaillement. Nous devînmes de grands amis. Il m'apportait du beurre et du lard, des tanches du lac que je cuisinais ; en échange je lui cédaï des cigares. Un jour il m'apporta un lapin vivant qu'il saigna. Je dus à l'aide de Louis ôter la peau et le vider. Inexpert, quel travail ! Je mis une bonne demi heure et encore j'avais coupé la tête à ras le cou pour aller plus vite. Ce lapin de REICHENAU fût le seul que j'ai préparé dans ma vie. Par contre pour le cuisiner je me défendis beaucoup mieux. Tous les deux Louis nous l'avons liquidé en une journée. Au restaurant personne ne s'aperçut de rien : nous avions léché nos assiettes comme d'habitude sans rien laisser à manger sur la table.

"Mon ami Fritz" possédait une barque. Je pus en disposer. Il me donna la clé du cadenas qui emprisonnait les chaînes et les avirons cachés à la cave. J'adore glisser sur l'eau. Aussi soit avec Louis assis à l'arrière, soit seul, je m'en suis payé des ballades en bateau. Mes bras étaient solides je n'avais pas peur de m'aventurer au large. Je revivais en faisant de l'exercice et en mangeant comme quatre.

Dans un tiroir de la salle à manger j'avais trouvé comme chez nous une boîte à gâteaux remplie de photos. De tout temps j'aime les regarder surtout les anciennes. Je retrouvai la trace de mon ami Fritz plus jeune. Les photos les plus nombreuses étaient celles de militaires en ville, en famille ou à l'exercice. Je m'amusai à les comparer dans leurs habits civils et à détailler leurs compagnes.

L'homme qui m'hébergeait avait eu deux fils. L'un, l'aîné je crois, avait été tué sur le front Russe. Sans nouvelle de l'autre, son vœu le plus cher était qu'il soit aux mains des Américains. Les Russes il en avait une peur bleue. Bien entendu il n'avait jamais été un nazi, ni même ses enfants. Mais au fait, où étaient-ils donc passés ces fanatiques du régime vénérant HITLER comme un Dieu ? Les films représentant les parades hitlériennes effrayantes par leur grandeur étaient-ils trucqués ? Des millions d'individus donnant leur confiance à HITLER par leur vote s'étaient-ils envolés en fumée ? Les urnes étaient-elles aussi mensongères ?

Personne n'avait adhéré au parti national socialiste. Plus étrange on trouvait le mot socialiste dans l'en-tête du parti faciste. Allez donc vous y retrouver ; ce qui me fait penser au mot "démocratie" galvaudé de nos jours par certaines nations totalitaires.

Le lendemain de mon arrivée j'avais résolu le problème du couchage. J'avais posé le matelas directement sur le parquet. Ce n'était pas encore parfait mais j'arrivais à dormir un peu. Notre arrivée datait d'une huitaine de jours lorsqu'en pleine nuit mon sommeil fût interrompu par le réveil de ma virilité. Incroyable, à l'âge de vingt trois ans pendant huit mois celle-ci s'était mise complètement en repos. En cette minute je sus que j'étais définitivement sauvé en redevenant un homme, un vrai.

Malgré cette vie de château notre retour nous préoccupait : l'idée de nous enfuir seuls nous trottait dans la tête, notre impatience devenait intolérable, lorsque la nouvelle de notre départ imminent arriva. Ce fût une immense explosion de joie. Le rassemblement fût vite fait cependant je ne manquai pas de dire adieu à l'ami Fritz.

Un train sanitaire avec les croix rouges sur les parois des wagons nous attendait en gare. Sur le devant de la locomotive deux grands drapeaux Français s'entrecroisaient indiquant un convoi spécial de notre pays.

Une dizaine d'années passèrent. Un beau matin cinq voitures de train rapide s'arrêtèrent sur cette même voie. Elles étaient pleines uniquement de Français anciens déportés de DACHAU et de quelques femmes accompagnant leurs maris. Ils revenaient d'un pèlerinage à leur fameux et sinistre camp. Après une excursion à CONSTANCE, une petite halte se ferait ici avant le retour sur PARIS.

J'étais de ce voyage ainsi que Lulu MULLER le frère de Charles et Monsieur et Madame VIGNÉAU Maurice de SENONES. Après la sortie de la gare nous montâmes en haut de la localité. Je reconnus l'église et mon ancien restaurant en face. Notre visite devait durer une heure trente ; elle se terminerait au Saint Lieu où des vitraux d'une rare beauté paraît-il étaient dignes d'être admirés. Lâchant mes compagnons pour filer à l'anglaise je recherchai la petite rue où j'avais été hébergé. Le pays avait changé, en plus ma mémoire me faisait défaut. Enfin, non sans mal, je la découvris, pour la maisonnette mes pas m'y conduirent directement sans hésitation.

Après avoir frappé à la porte d'entrée une femme âgée m'ouvrit, me parla en Allemand. Voyant qu'elle était en présence d'un étranger elle appela une femme de mon âge. Après bien des efforts elles comprirent que j'avais séjourné dans leur maison en 1945. De mon côté j'appris que le patron était parti au café de mon ancien restaurant. Celui-ci assez éloigné je pris congé en leur disant que j'étais très pressé. La mère partit et revint avec une bicyclette à la main qu'elle me confia. C'était un vélo de guerre Allemand du type "Grosse-Papa". Après un au revoir j'enfourchai la bécane. Pédalant au coin d'un carrefour je tombai nez-à-nez sur mes compagnons de voyage. Pour les avertir je jouai du timbre de la sonnette et des "coinc-coinc" d'une petite trompette reliée à une grosse poire en caoutchouc puis je fis le clown perché sur mon "Haridelle" dans l'étonnement, les rires et les quolibets. Arrivé à destination je rangeai mon engin archaïque contre un mur et entrai.

Ce dimanche matin la salle du café était aux trois quarts pleine mais je ne fus pas long pour retrouver l'ami Fritz. Assis près d'une fenêtre ouverte il se tenait attablé devant un verre de vin blanc. Je le trouvai un peu vieilli et tassé. Impossible qu'il puisse me reconnaître ayant forcé d'une vingtaine de kilos. J'en profite pour vous signaler qu'un de mes amis, Gaston THOMAS du PUID³ avait grossi après son retour régulièrement d'une livre par jour pendant trois mois. Le gaillard avoisinait alors les cent dix kilos.

J'avais la silhouette d'un policier Américain. Vêtu d'une gabardine croisée à ceinture, un large feutre mou à bord rabattu sur le front me dissimulait la moitié du visage. Je me présentai tant bien que mal mais il comprit.

Il se leva très ému et me serra vigoureusement la main. Nous voulions nous dire tant de choses et pas moyen de s'exprimer, c'était rageant. Mais Dieu veillait. Un de nos interprètes sortit de l'église et se présenta sur le portail. Par la fenêtre je l'interpellai en le priant de bien vouloir me venir en aide. Nous étions sauvés. Tous les trois devant deux bouteilles de vin nous pûmes converser sur notre vie actuelle. Je profitai de l'occasion offerte pour me faire pardonner un petit larcin commis en 1945. J'avais pris une veste d'un de ses fils jugeant la mienne trop minable. Par contre à notre départ nous avions laissé la maison bien en ordre avec ses pièces balayées.

L'interprète traduisit la réponse : j'avais bien fait de me servir, au contraire il me remerciait chaleureusement d'avoir rendu sa maison intacte quelques-uns de ses voisins ne pouvaient en dire autant. L'heure tournait, la séparation approchait, le train nous attendait. Il se leva, prit ma main dans les deux siennes en me souhaitant un bon retour. Je quittai un peu ému définitivement mon ami Fritz.

Bien souvent cette question m'a été posée : "vous qui avez tant souffert dans les camps que ressentez-vous au contact des Allemands, de la haine, de la vengeance, du mépris" ?

Mon idée fondamentale est que dans chaque pays du globe terrestre se mêlent les bons et les mauvais. En 1945 si j'avais eu le droit de faire ma propre justice j'aurais pris une trique pour m'en servir dans ma petite ville avant de courir aux frontières.

Un 11 novembre 1946 ou 1947 un marchand de chaussures nommé FRANCOIS de RAON-l'ETAPE tirait deux ans d'emprisonnement dans une maison d'arrêt de NANCY pour faits de collaboration. Nous défilions musique en tête dans la rue principale quand nous vîmes un drapeau tricolore accroché à une fenêtre par sa femme au dessus de la boutique. Le sang de notre président des déportés, le Docteur CLARTE, ne fit qu'un tour. Il monta quatre à quatre les escaliers pour arracher le drapeau. Passant en correctionnelle il écopa de huit jours avec sursis pour violation de domicile. Des gens pouvaient se foutre de votre gueule en toute impunité.

Une fois monté dans le wagon sanitaire, des civières fixées dans le sens de la marche du train nous attendaient. J'en choisis une placée à mi-hauteur de la fenêtre ainsi je verrai bien défiler le paysage. Les wagons se remplirent rapidement. Le départ se fit dans l'allégresse générale. Chaque tour de roue nous ramenait vers notre chère patrie. Nous arrivâmes à la frontière Suisse. Devant traverser ce pays, des sentinelles suisses prirent place l'arme à la bretelle au bout de chaque couloir. Elles étaient tout sourire et fort courtoises : rien à voir avec notre voyage aller à DACHAU. En cours de route nous nous arrêtâmes dans une ville assez importante. Les services de la Croix Rouge nous servirent une collation, nous distribuèrent des friandises et une pomme. Elle était magnifique, grosse comme mes deux poings réunis, rouge, semblable aux pommes de CALIFORNIE. Celle qu'Eve avait croqué ne pouvait être plus belle et plus tentante ! Paradoxalement je la cachai comme un trésor convoité.

Notre train, stationné à quai, ne passa pas inaperçu aux yeux des voyageurs. Mes camarades debout moi je m'étais allongé sur la civière. Puis

le quai fût envahi par la foule. Les gens sachant qui nous étions se ruèrent dans les kiosques de la gare. Chacun voulait nous offrir un petit présent. On cherchait des yeux un petit cadeau à la main, à qui donner ? Les fenêtres se baissaient tandis que les bras se tendaient. Stupeur, le plus gros de l'at-troupement stationnait devant ma fenêtre. Je n'arrêtai pas de saisir et de remercier. Etant un des rares allongés du wagon, tout ce monde me prenait pour un grand malade ou un grand blessé, ce n'était pas ma tête qui attirait les sympathies. Comme toujours je fis le partage avec des camarades défavorisés.

A BALE aux portes de FRANCE nos gardes nous quittèrent. Le 1er juin 1945 nous fîmes notre entrée à MULHOUSE dans l'émotion générale, déportés, voyageurs, cheminots réunis. Des camions militaires nous embarquèrent pour une journée chargée : nous passâmes devant un contrôle de sécurité, un contrôle médical où nous devions déclarer les maladies subies en détention. Ensuite nous allâmes au service des cartes de rapatriés, à la caisse pour toucher un petit pécule. Domicilié dans la région parisienne je devais me présenter à mon arrivée à la Mairie de ROMAINVILLE et à l'Hôtel LUTETIA à PARIS. Puis dans un autre bureau je touchai un ticket de chemin de fer pour PARIS. On m'indiqua l'horaire du premier train en partance. Je sortis des bâtiments administratifs avec soulagement. Regagnant la gare je devins l'attraction dans les rues : capote d'officier SS sur le dos, bottes russes, casquette polonaise la grande épée à mes côtés. Jean GABIN en chair et en os n'aurait pas eu plus de regards. Ce fût pire sur les quais de la gare plus que bondée. Je rencontrai le "Zami" de RAON lui que je n'avais jamais entrevu au camp. Il remontait au pays via NANCY et nous nous quittâmes. Mon train fût pris d'assaut. Je me demande encore si des voyageurs ne sont pas restés en rade. Je voyageai debout dans le couloir surpeuplé. J'arrivai gare de l'Est fatigué et fourbu après cette cavalcade.

Après seize mois d'absence je retrouvai la capitale. M'engouffrant dans le métro à l'odeur familière je me sentis tout attendri. Dans les couloirs le Parisien toujours pressé ne fait guère attention si vous avez le pantalon décousu ou si vous portez de la fourrure, mais là je fus dévisagé de la tête aux pieds comme un phénomène de foire. Je descendis à la station : terminus, Porte des Lilas. Après une longue marche je me présentai devant la grande entrée des bâtiments où nous logions. Mon émotion atteignît son paroxysme. Tendu, mon coeur battait à tout rompre dans ma poitrine. Je croisai une voisine, elle répondit à mon salut sans me reconnaître. Je m'engageai dans l'escalier N° 1 puis montai au quatrième étage. Arrivé sur le palier devant la porte des parents, rien n'avait changé. Le paillason attendait, les cuivres bien astiqués rutilaient, la petite sonnette silencieuse montait la garde. D'ordinaire insignifiante, malgré ses sautes d'humeur, je lui attachais tout-à-coup une importance démesurée. Elle pouvait être annonciatrice d'une joie intense ou d'une douleur profonde et immense. Ma main fiévreuse d'incertitude se décida, et un coup bref retentit. J'étais tout oreilles. Des pas étouffés sur le parquet de chêne m'annonçaient avec certitude que maman venait à ma rencontre. Quand la porte s'ouvrit, le visage amaigri et vieilli de maman apparût. Après une petite hésitation en prononçant mon prénom elle se jeta dans mes bras en sanglotant à chaudes larmes. Papa, dans une pièce du logement avait deviné cette scène poignante ; c'est en pleurs qu'il accourût pour m'accueillir à son tour.

Pardonnez-moi, chers lecteurs, ou lectrices, il est quatre heures du matin à RAON ; assis dans la cuisine je vous écris ces lignes. Les ronflements du réfrigérateur se mêlent à ceux de ma belle-mère dormant dans la chambre voisine. Mes yeux humides au rappel de ce cher souvenir, j'ai beau me concentrer, malgré mes efforts, ma mémoire reste défaillante et l'inspiration me fait défaut. La pendule de la salle à manger égrenant ses quatre coups, n'arrange pas les choses et dans ma tête tout se présente pêle-mêle : j'étais père d'une petite fille de deux mois, Jeannette attendait mon retour, mon frère faisait son service militaire à ROCHEFORT, tante Hélène, une soeur de mon père, était morte ensevelie sous un bombardement aérien. Le reste de la famille se portait bien. Papa avait été lieutenant F.F.I. Nous avons été dispersés sans nouvelles l'un de l'autre, nous étions de nouveau réunis.

Je fus pressé de questions au sujet de ma déportation. Maman essayait de temps à autre une larme au coin de l'oeil. De mon côté j'appris qu'elle avait fait en compagnie de Jeannette le trajet aller-retour RAON-St DIE soit trente deux kilomètres à pied pour se rendre à la Kommandatur de la Sous-Préfecture. La voie de chemin de fer était coupée les Allemands ayant fait sauter les ponts. Dans cette ancre redoutée elles furent assez bien reçues. L'officier supérieur leur dit que j'étais un terroriste et que je devais être quelque part en Allemagne emprisonné. Outre cette mauvaise nouvelle maman en perdit, une dizaine de jours plus tard, des ongles de doigts de pied.

La première chose que je réclamai à la mère fût ce fameux gigot. Grande fût ma déception, maman ne pouvait me contenter. La FRANCE vivait encore avec ses cartes de rationnement. Le gigot était introuvable si oui, à quel prix ? Le soir mon second désir serait satisfait : j'aurai une bonne soupe de patates à la crème.

L'après midi en compagnie de papa je me rendis à la Mairie de ROMAINVILLE pour remplir différentes formalités, vêtu de ma tenue singulière avec en plus un brassard au bras gauche marqué DACHAU. Dans le vaste bâtiment municipal à plusieurs étages une personne nous avait mal renseigné. Je n'étais pas au bon guichet. Je fis l'observation à l'employé que l'on me prenait pour un pantin. Il le prit de haut. La moutarde me montant au nez j'agrippai le fonctionnaire au collet par-dessus le comptoir. Papa tentait en vain de me calmer. Une collègue du bureaucrate s'enfuyait pour aller chercher sans doute du renfort. Mon rond de cuir avait baissé d'un ton, d'autres personnes prenant mon parti. Une phrase malheureuse de plus, je me le "farciais" : j'étais décidé je vous assure. Huit jours de cabane, nourri et logé, gratuitement étaient un paradis en comparaison de ce que j'avais enduré.

Quand un gardien de la paix, planton au rez-de-chaussée, arriva au galop accompagné d'un secrétaire de Mairie, le calme était revenu. Après explication on me fit asseoir sur une banquette de cuir, je devais attendre. Ma carte d'alimentation, différents papiers me seraient remis. Tout serait en règle, sans aucun dérangement. La chose faite je fûs introduit dans le bureau du Maire, Monsieur KERAUDRET, Maire communiste de notre commune. Il prit des nouvelles de ma santé me posa des questions sur ma vie concentrationnaire et me pria d'accepter une petite somme d'argent puisée dans sa caisse personnelle. Après avoir signé une décharge je pris congé en le remerciant vivement. Papa m'attendait dans le couloir. A la sortie lors de notre passage, l'agent de police porta deux doigts à son képi.

Le lendemain je partis à PARIS pour me rendre à l'Hôtel LUTETIA dans la quartier du Bon Marché proche du domicile de mon Oncle Aimé et de Tante Nini. C'était le siège d'une organisation de secours qui me donna un costume, une chemise, des chaussettes et une paire de chaussures.

Mon "barda" sous le bras je me rendis chez ma parenté à pied. Les frères RECEVEUR avaient épousé deux cousines germanes entre elles. Ils se recevaient régulièrement une fois par mois. Le couple n'ayant pas d'enfants, mon frère Tatange et moi-même étions très gâtés. Aussi lorsque nous fûmes réunis tous les trois dans leur logement rue des Saints Pères nous nous étreignîmes profondément émus.

Avec Oncle Aimé nous allâmes à son café-tabac situé sur le boulevard St-Germain boire l'appétitif à la terrasse. Les passants me dévisagèrent. Deux jeunes filles inconnues m'apportèrent un kilogramme de cerises qu'elles venaient d'acheter spécialement pour moi et me les offrirent dans un charmant et timide sourire.

A cette époque les déportés passaient à la une des journaux. Les rescapés des camps de la mort étaient considérés comme d'authentiques héros. Moi-même j'étais je l'avoue assez fier d'être des leurs. Partout vous étiez entouré d'une chaude amitié : en un mot vous étiez quelqu'un. Dans le métro j'aime circuler debout mais des gens m'invitèrent spontanément à prendre leurs places comme à une femme enceinte.

Après trente cinq ans les temps ont bien changé, "si l'herbe pousse vite sur la tombe des hommes l'oubli vient plus rapidement encore". C'est tout juste si nous ne sommes pas des rigolos. La presse a amplifié l'horreur des camps ; c'est du baratin ou du bidon. Comment croire que des hommes tombant comme des mouches sous les coups et les privations ne se soient pas révoltés ? Incroyable ! Alors que dernièrement des droits communs ont entamé une grève de la faim parce que l'administration pénitentiaire leur avait mis sur la table deux fois de suite des carottes dans la semaine. Moi je ne sais qu'une chose ce n'est pas par la bouche que je leur aurais fait manger mais bien par où je pense.

A mon arrivée DACHAU n'était plus un camp d'extermination mais une maison de convalescence aux dires des anciens qui avaient connu les tortures et les exécutions. Des détenus avaient été liquidés non pas toujours dans une crise de colère hystérique mais parfois dans un excès de rires à gorge déployée. Cette version je la crois, voyez-vous, beaucoup plus que la multiplication des petits pains par Jésus-Christ.

Nous avons perdu notre dignité d'être humain dans les camps. Constantement frigorifiés, épuisés, ayant toujours la faim au ventre, petit-à-petit nous avons passé de l'état d'homme à celui d'animal. Je suis entièrement convaincu que l'expérience poussée plus à fond, j'aurai par exemple fait un excellent chien. Pour un litre de soupe je me serais mis à quatre pattes pour, non seulement aboyer, mais aussi pour venir manger dans la main de mon maître à son appel, et peut-être, à son signal, j'aurai levé la jambe pour pisser contre un mur.

Toute ma vie j'ai été un nerveux, un type qu'il ne faut pas trop bousculer. En 1968 aux grèves, fort de mon droit légitime au travail, et non pour faire plaisir aux patrons, je me suis retrouvé seul avec le piquet de grève. J'en connaissais d'avance l'issue. Ejecté, roulé à terre à coups de savates je m'en suis tiré avec une lèvre fendue, une entorse, une rotule abîmée et une chaussure "esquintée".

Eh bien à DACHAU si le kapo avait roué de coups mon frère devant moi et le SS je n'aurais pas levé le petit doigt, tout heureux que ce fût lui et non moi.

A soixante ans, j'ai perdu de mon agressivité, pourtant vous me reprochez parfois de partir "au quart de tour". Là-bas je filais doux comme les autres en me faisant tout petit. D'ailleurs je n'ai jamais vu une contestation ni une rébellion et pas même un geste déplacé envers un de nos gardiens. Tout était permis, l'ignorance, la lâcheté, pour conserver sa peau. Je serai bref : le règlement intérieur du camp prévoyait qu'un acte de sabotage, tel une couverture déchirée, pouvait entraîner la peine de mort. M'avez-vous bien compris ? Quelques détenus se sont jetés sur les barbelés électrifiés brûlant comme des torches. Ce ne fût pas par héroïsme ils avaient tout simplement perdu la raison ou l'espérance.

Aujourd'hui des camps de concentration subsistent dans le monde : Amérique du Sud, Russie etc... Les droits de l'homme sont bafoués un peu partout et rares sont les pays où le mot "liberté" n'est pas contesté. Le nôtre a ce privilège et pourtant ! Il ne se passe pas une semaine sans qu'une route soit coupée au sujet des légitimes et justes revendications de travailleurs. Les rues sont bloquées pour sensibiliser l'opinion publique concernée ou pas. Si vous refusez poliment un tract on vous fait la gueule ou on vous demande des explications. Nous sommes habitués aux défilés des corporations dans les rues mais voilà que les pères divorcés s'y mettent en criant leurs slogans.

Lors des grèves je fus arrêté sur la route par deux types commandés par un Espagnol "républicain" en rase campagne à deux kilomètres de l'usine. Décidé à en "découdre" je pus passer. A St-Nicolas un barrage faisant chicane contrôlait les voitures. Vous deviez montrer vos papiers et ouvrir votre coffre de voiture comme à la douane. Chose plus étrange quelques uns de ces manifestants que je connaissais particulièrement se réclamaient d'un parti politique ayant pour devise : "la démocratie et les libertés". De quoi douter de leur sincérité et de leur honnêteté !

Pour nous anciens déportés, la liberté est une chose sacrée. La prise d'otage m'est odieuse et mérite un châtime^{nt} exemplaire. Je suis qu'un homme modeste mais je suis absolument contre la séquestration d'un patron ou d'un ingénieur. Ces faits nous les lisons quotidiennement dans notre journal. Pour moi la meilleure des causes ne justifie pas ces actions indignes.

L'honnêteté de l'homme est dans le respect de la loi et surtout d'autrui de manière à ne pas spolier de ses droits tout individu contraire à vos idées ; chacun de nous le sait. Je ne vous cache pas que je suis écoeuré dans notre société actuelle, un monde d'arrivistes ne pensant qu'à gravir tous les échelons, à n'importe quel prix.

Le banditisme, le vandalisme, la délinquance augmentent chaque jour. La moralité, le respect et les principes disparaissent ainsi que l'honnêteté. Le long des routes, en voiture, la triste mentalité s'étale au grand jour. Outre les injures qui sont monnaie courante que voyons-nous? Des refus de servir de témoins, des non-assistances à des personnes blessées ou en danger, des chauffards passant sur les corps de personnes écrasées bien souvent occasionnés par des gens "honorables" du quartier.

Les faits divers me révèlent des choses ahurissantes sinon incroyables : une avocate passe en cachette une arme à un détenu, des policiers sont des escrocs et des curés deviennent gauchistes. Le surveillant du lycée vend de la drogue aux étudiants etc... Je suis un juge à la dent dure et mon optique est sans doute faussée : sur cent personnes j'en vois vingt honnêtes, trente douteuses, trente malhonnêtes et vingt de véritables crapules.

Je pensais naïvement que les rescapés des camps de la mort montreraient l'exemple dans leurs conduites. De telles souffrances endurées ensemble devaient nous unir et nous souder par un ciment d'humanité indestructible. En moins de deux années la politique nous a séparé en deux fédérations bien distinctes.

Bien pire ! Au lendemain de notre retour des camarades dont je tairai les noms, refusèrent d'entrer en association, une cotisation étant exigée. Deux ou trois mois plus tard les sociétaires bénéficiant d'un colis gratuit, ils voulurent faire partie de l'Amicale bien entendu. C'était lamentable à en pleurer. De leur vie concentrationnaire ils n'avaient tiré aucune leçon.

Me connaissant parfaitement je suis taciturne et renfermé. Je me suis replié sur moi-même ne cherchant pas le contact avec mes semblables. Je suis peu ouvert en particulier vis-à-vis d'une personne étrangère où je conserve mes distances. La peur de la déception me fait agir ainsi et non l'orgueil. Parmi mes connaissances mes vrais amis sont peu nombreux mais de qualité supérieure. Ayant toute ma confiance et mon estime ils me suffisent.

En cette année 1981 je suis inquiet et indigné de la résurgence du nazisme, du racisme et de l'antisémitisme. Je dénonce les entreprises visant à falsifier outrageusement l'histoire, et, en particulier, à nier ou minimiser l'effroyable génocide hitlérien, à banaliser les terribles méfaits du régime nazi. Je réaffirme ma volonté de combattre contre toutes les atteintes à la liberté et à la dignité de l'homme et de maintenir les idéaux de la déportation.

Jamais je n'ai recherché les honneurs et les décorations par une démarche personnelle mais il est une chose qui me tient à cœur mon titre officiel de "déporté" pris dans son véritable sens et j'y veillerai constamment.

Ce terme étant galvaudé, les choses furent pourtant mises au point à l'Assemblée Nationale : porterait le titre de déporté celui qui aurait vécu dans des camps d'extermination reconnus. En ce moment la polémique Georges MARCHAIS rebondit. Était-il travailleur requis ou volontaire ? Il se dit déporté du travail alors je m'insurge. Voilà un parlementaire qui méconnaît les lois ou passe outre !

Oncle Aimé appréciait de temps à autre un petit verre de vin. Nous avions arrosé copieusement nos retrouvailles : les soucoupes s'accumulaient sur la table de la terrasse. Il appela le garçon de café pour régler l'addition. Celui-ci revint accompagné du patron qui voyant mon brassard me questionna sur la vie des camps. Quand nous quittâmes ce lieu public il avait payé la moitié des consommations.

Je passai ma dernière nuit chez mes parents. J'avais des problèmes avec mon lit de jeune homme. Il était trop doux. J'aurai mis volontiers des briques sous le matelas pour l'endurcir car je n'arrivai pas à fermer l'oeil de la nuit.

De nouveau à la gare de l'Est je partis pour boucler ma dernière étape. Le train de STRASBOURG bondé, malgré tout je trouvai une place assise. Par cette belle journée de juin au cours du voyage je pensais beaucoup à Jeannette et à ma petite fille. Nous allions nous marier et mon enfant serait baptisé. Nous aurions des débuts extrêmement difficiles. Jeannette n'avait pas le sou quand à moi mes économies étaient plutôt restreintes. En guise de lune de miel la vie dans un sanatorium m'attendait.

Cette situation peu brillante ne m'épouvantait pas. Je serai logé et nourri gratis au sana. Jeannette qui était une adroite et habile couturière ayant une petite clientèle, apporterait un peu d'argent, fruit de son travail. Nous n'avions pas un meuble pas même une chaise mais j'avais une confiance aveugle dans notre avenir. J'avais voulu, depuis étant jeune, entrer dans la police parisienne comme papa. Mon accident pulmonaire me l'interdisait. Tout d'abord je me remettrai. Je retrouverai mes forces d'antan j'en avais la conviction. Moi qui n'était pas un manuel pour deux sous j'étais décidé à me servir de mes bras. J'ai tenu ce pari. Avec une solide instruction en poche à cette époque, j'ai fait tour-à-tour à mes débuts : bûcheron, chauffeur-livreur, chargeur de ferraille à bras dans les wagons et cantonnier. Ces humbles métiers ne m'ont jamais dégradé. J'étais plus fier que honteux de les exercer. Je mangeais à ma faim, là était l'essentiel et suffisait à mon bonheur. Je ne courais pas bride abattue pour obtenir le plus rapidement possible le confort et le luxe. A vingt quatre ans je me considérais comme un homme mûr après trois ans d'armée et dix mois de camp de concentration. Des jeunes de mon âge me semblaient des freluquets sans envergure.

Mes pensées allèrent aussi vers le reste de ma famille. Je raconterai mon voyage en Allemagne à mon grand-père. Louis, lui qui sans cesse me ressassait le sien en ITALIE à la guerre de 1914. Il aurait la larme à l'oeil, étant hypersensible. Quand nous devions le quitter nos vacances terminées, à l'heure de notre retour à PARIS, il chargeait nos valises dans sa petite charrette à bras. Il partait seul à pied quelques minutes avant nous en éclaireur pincés à vélo fixées au bas de son pantalon de velours. A la gare il déposait les bagages dans un coin de la salle de distribution des billets et repartait. Heureux temps où rares étaient les voleurs. A son retour il nous croisait ; le moment des adieux venu, main à la visière il soulevait légèrement sa casquette et nous embrassait rapidement à la sauvette. Les yeux humides, il tirait de sa poche un gros mouchoir violet à carreaux. Il le déplaçait ; ses mains tremblantes cherchaient le centre pour y fourrer son nez imposant. Il soufflait

bruyamment, si fort, qu'une fois un roquet qui nous suivait s'enfuit épouvanté la queue entre les jambes. Parfois nous nous retournions par acquis de conscience et inutilement car nous savions qu'il continuerait son chemin en regardant droit devant lui. Le soir, bien que ce ne fût pas un jour de fête, grand-père chantonnait en italien ; le vin l'avait aidé à noyer sa tristesse.

Les ponts étant coupés BACCARAT était le terminus. A la sortie de la gare, sur la place, une foule incroyable comme si la moitié de la population de la ville s'y était donné rendez-vous, attendait avec espoir l'arrivée de son rapatrié ou de ses nouvelles. J'avais rangé mon costume donné à PARIS dans une petite valise et je portais ma tenue de guerre. Là aussi je fis sensation en fendant la foule. Quelques personnes me questionnèrent mais j'étais pressé. Nous devions être pris en charge par des véhicules partant dans la direction de St-DIE. Ils n'avaient rien à voir avec les "Pullmann". Certains étaient lamentables avec des emplâtres aux pneus mais du moment que cela roulait, ceux-ci feraient l'affaire. C'est une vieille camionnette 201 Peugeot qui m'accueillit. Son chauffeur, patron du café de l'Est à THIAVILLE, m'octroya d'autorité la place d'honneur, celle à ses côtés. Les autres voyageurs montèrent à l'arrière avec les bagages. Vous pensez bien que les conversations allèrent bon train en cours de route. Arrivé en haut de la côte de la Chique, mon pays natal RAON-L'ETAPE s'étendait devant moi toujours aussi splendide.

Dans la grand rue, les Raonnais se pressaient. Nous dûmes rouler au pas pour que les gens puissent s'écarter. C'est devant la terrasse du Café de l'Union, la plus importante brasserie de notre ville, que nous stoppâmes. Saisissant mon épée j'ouvris la portière et descendis de voiture pour aller chercher ma valise à l'arrière. J'entendis mon prénom et : "mais si, voyons, tu connais, le petit-fils du père CROSTA !".

Je fus cerné, bousculé, questionné et harcelé comme un champion cycliste l'est lors d'une arrivée victorieuse. La foule m'étourdissait. L'image qui se présente fût celle de Jeannette se jetant dans mes bras. Je l'embrassais follement. Ensuite j'appris l'affreuse nouvelle, son père avait sauté sur une mine allemande. Il était de retour dans sa maison depuis une dizaine de jours ayant traîné plus de trois mois dans les hôpitaux. Je lui rendis visite dans la chambre où il reposait. Il était terriblement amôché. Aveugle, il lui manquait une jambe et quelques doigts des deux mains. Portant des lunettes noires la peau de son visage était marquée de petits points bleus. Il avait dû souffrir atrocement. Puis Jeannette et moi montâmes dans la chambre du premier pour contempler notre chef-d'oeuvre. Les volets étaient tirés. Dans la semi-obscurité ma fille dormait et reposait dans un genre de berceau alsacien. Sa mère écarta avec attendrissement les voiles dans la pénombre je distinguai la petite frimousse adorable. Je la contemplai mais la fibre paternelle n'y était pas, je restai muet. Déjà devant le lit du beau-père je n'avais ressenti aucune émotion, aucun élan de pitié. Je me trouvai des excuses : je n'avais pas vécu la grossesse de Jeannette quand à mon beau-père je le connaissais à peine. J'avais laissé mon coeur et mes entrailles à DACHAU. Pourtant à dix huit ans j'étais sentimental. Au cinéma la projection des films de FERNANDEL comme Naïs où la fille du puisatier m'émouvait au point d'avoir les yeux embués. Je m'empressai de les ressuyer avant que les lumières ne se rallument par crainte du ridicule. Je n'étais plus moi-même et ne me reconnaissais plus. Une faillite

m'aurait fait rire aux éclats et trois mois de cabane sourire. Je me demande si la perte d'un être cher m'aurait au fond tellement bouleversé ? La mort mise à part je me sentais capable d'encaisser les pires calamités de notre terre.

Jeannette et moi avions décidé de régler notre situation au plus vite. Le mariage se ferait un samedi, le lendemain nous baptiserions notre fille Marie-Thérèse. Notre Mairie fermait à dix huit heures. Je demandai les papiers de Jeannette ayant les miens en poche. Après un au revoir, je franchis le seuil de la porte d'entrée. Je tirai une cigarette et l'allumai. Tandis que dans le ciel les martinets se poursuivaient, mon regard caressa lentement notre côte de Repy majestueuse. Au loin la ligne bleue de nos VOSGES était bien une réalité et non une légende. Je descendis quelques marches et tournai à gauche après avoir passé la grande grille et notre fontaine offrant en permanence une eau si pure et si fraîche.

Chemin faisant je songeais qu'à mon grand regret je ne pourrai inviter toute ma famille pendant ces deux journées. Il y aurait des élus et des laissés pour compte, des problèmes pour les nourrir et les coucher se présentaient. La vie reprenait ses droits mais hélas, aussi ses obligations. Laide ou belle, elle reste extraordinaire, exceptionnelle, car miraculeusement elle est avant toute chose un éternel recommencement.